# Une vraie Fille de la Providence

## Mère Sainte-Adélaïde

(née Jeanne-Marie Redon)

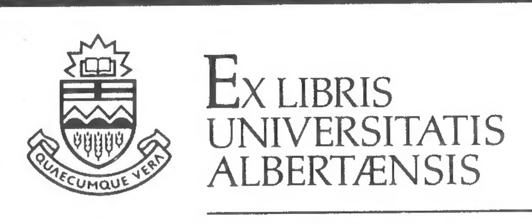
**( 1867 - 1938 )**

*"Mes Ecoles sont instituées pour faire connaître Jésus-Christ."*

**(Pensée du Vén. J.-M. de la Mennais, fondateur des Filles de la Providence de Saint-Brieuc et des Frères de l'Instruction Chrétienne.)**




erie du Sacré-Cœur, La Prairie, P. Q., Canada


QUAECUMQUE VERA
EX LIBRIS
UNIVERSITATIS
ALBERTÆNSIS

# MÈRE SAINTE-ADÉLAÏDE

Nihil obstat

A. Ouellet, ptre.

die 24a augusti, 1949

Imprimatur

Philippus Fran ciscus

Episcopus Saskatoonensis

die 27a augusti, 1949

# Une vraie Fille de la Providence

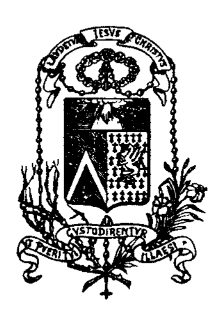
## Mère Sainte-Adélaïde

(née Jeanne-Marie Redon)

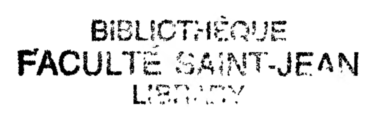
**( 1867 - 1938 )**

*"Mes Ecoles sont instituées pour faire connaître Jésus-Christ."*

(Pensée du Vén. J.-M. de la Mennais, fondateur des Filles de la Providence de Saint-Brieuc et des Frères de l'Instruction Chrétienne )




Imprimerie du Sacré-Cœur, La Prairie, P. Q., Canada



*"Pour Vous, ô Marie, Vierge pure et belle, ces quelques pages consacrées à la mémoire de Mère Ste-Adélaïde. De toute son âme, elle vous aimait, et pour vous plaire toujours plus, elle n'a eu qu'un seul désir, celui d'être tout entière à Jésus, votre Fils, notre divin Modèle."*



Mère Sainte-Adélaïde

## INTRODUCTION

*Raconter la vie de cette bonne Mère, c'est essayer de dévoiler ce que renferme un écrin précieux dont la beauté extérieure seule, laisse soupçonner la valeur de ce qu'il peut contenir; c'est retrouver pas à pas la fidélité aux principes inculqués par l'enseignement du Saint Evangile; c'est faire revivre dans le concret les vertus religieuses conseillées dans le livre de Règles des Filles de la Providence, livre dont la mise en pratique suffit pour conduire une âme à la plus haute sainteté. Un pape n'a-t-il pas dit qu'une religieuse fidèle à sa règle mériterait par cela seul les honneurs de la canonisation, sans avoir besoin de recourir aux miracles pour appuyer sa sainteté? Nous ne prétendons point discuter les mérites de notre chère Mère Ste-Adélaïde, ni oser prétendre pour elle les honneurs dus aux grands saints. Sur terre, son humilité s'en serait offusquée. Nous voulons simplement partager avec nos lecteurs le parfum d'édification que nous avons respiré auprès de cette âme privilégiée, placée par Dieu près de nous, pour nous mieux attirer vers Lui.*




Langueux. — Village natal de Mère Sainte-Adélaïde. L'église où elle fut baptisée.

# I

## SA VIE D'ENFANCE

Pour mieux comprendre les merveilles de grâces dans l'âme de Mère Ste-Adélaïde, remontons à 1867. Ses premières années nous introduisent dans l'intérieur d'une famille très chrétienne de Langueux. Là vivent dans l'harmonie la plus parfaite François Redon avec son épouse, Mathurine Grosvalet; Madame Veuve Redon, sa vénérée Mère, et une de ses sœurs — la marraine, qui aura toute la confiance des enfants. Cinq fois, les berceaux appelleront sur cet humble foyer la protection d'un nouvel ange gardien. Chaque naissance apporte une grande joie aux heureux parents, et un nouveau sujet d'abandon à la divine Providence.

Profondément chrétien, François Redon est l'homme juste, dont il est dit dans la sainte Ecriture: "Mon juste vit de la Foi". Il ne connaît pas l'oisiveté. Bon, honnête, patient, poli et respectueux envers tous, même envers

les plus petits, il prêche d'exemple les vertus familiales.

Sa femme est une de ces natures tranquilles, qui sans bruit passent sur la terre en faisant le bien. Au foyer, elle s'applique amoureusement à maintenir le bon ordre, à faire fleurir la paix. L'humilité est sa caractéristique. Toujours, devant la bonne aïeule, la vertueuse mère disparaît.

Grand'mère, c'est la sainte qu'on vénère. Elle aime, elle commande, elle règne en souveraine dans ce modeste intérieur. Rien ne se décide, rien ne se fait sans l'avis ou le consentement de Grand'mère, qui gouverne grand et petit monde sous le sceptre de la bonté. Elle se fera l'éducatrice des enfants, exigera la perfection dans l'amour filial et fraternel. Les caprices, les saillies d'amour-propre viendront se briser devant la ferme direction de Grand'mère. Si quelquefois elle prend en main une branche de genêt, faisant expérimenter de bonne heure que le "Royaume des Cieux souffre violence", elle s'efforcera surtout de gagner les cœurs des tout-petits, pour les élever vers le bon Dieu. Aussi combien on l'aime, Grand'mère.

Et "marraine" quelle bonté touchante! Elle seconde la maman dans les soins du mé-

nage, elle seconde grand'mère auprès des enfants, et les petits "sont habitués à lui ouvrir leur cœur". Projets, désirs, joies, peines, tout lui est confié, et marraine donne de bons conseils, encourage, soutient, console. Elle sait si bien rapporter tout à Dieu que sans effort on pense comme elle, et comme elle, on agit.

Issue de tels parents, Jeanne-Marie, la première venue, se voit entourée de tous les soins spirituels et temporels propres à forger une âme de grande sainte. Elle naît le 4 mai, 1867; le 5 elle est portée au saint Baptême. L'Eglise, ce jour-là exalte la miséricorde divine envers l'âme que le Seigneur choisit: "Il a répandu sur elle ses bénédictions et lui a conservé ses miséricordes. Il l'a établie dans la joie et dans la gloire pour exercer l'apostolat, louer le nom du Seigneur et Lui offrir un encens d'agréable odeur". La petite chrétienne, toute neuve, que Marraine consacre à la Vierge Marie, est doublement marquée du signe de Dieu. Un jour, elle deviendra l'Epouse du Christ Jésus; puis, fidèle aux inspirations de la grâce, Jeanne-Marie exercera l'apostolat jusque dans les lointaines contrées du Nord-Ouest canadien; elle louera le Seigneur et de son âme, lampe ardente, sa

prière comme un encens pur, montera sans cesse vers le trône de Dieu.

L'Esprit-Saint pénètre l'âme de la nouvelle baptisée et ce premier contact avec l'Amour infini l'enrichit de talents de grand prix.

Ces talents, Jeanne aura le bonheur de les faire fructifier. Au premier éveil de la raison, elle manifeste pour les choses de Dieu un attrait particulier. De tout son cœur, elle aime le petit Jésus que Grand'mère lui propose si souvent pour modèle. "Chaque jour", peut-elle dire, à l'instar de la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, "j'aimais de plus en plus le bon Dieu, je Lui offrais mon cœur, je m'efforçais de Lui plaire en toutes mes actions et je faisais grande attention à ne jamais l'offenser." La très Sainte Vierge Marie occupait une large place dans son cœur d'enfant; c'est par elle qu'elle va à Jésus. Elle honore ses images, la contemple à son autel et se sent toute joyeuse quand sa mère la conduit à l'église. Timide d'ordinaire avec tout le monde, Jeanne est tout à fait chez elle à l'église; c'est la maison du petit Jésus et de la Sainte Vierge. Pendant que la pieuse maman fait sa visite au Saint Sacrement, l'enfant ravie contemple tour à tour l'image bénie de Marie et la porte du tabernacle derrière la-

quelle Jésus demeure. "Tous les grands événements de ma vie eurent lieu un jour de fête de la Sainte Vierge, ou pendant le mois de Marie", fera-t-elle souvent remarquer, aussi avec quelle tendre dévotion elle savait nous conduire à la Reine de son cœur.

A cinq ans, Jeanne-Marie est déjà grande, raisonnable, docile et affectueuse. Les parents sont contents des heureuses dispositions de leur enfant, il est si rare qu'il faille la reprendre. Pourtant une fois, scandalisée des paroles malséantes d'une petite voisine, elle se redresse fièrement et lui jette au visage cette grosse injure: "Infâme". Les deux enfants sont là, en face l'une de l'autre, quand Grand'mère apparaît. Elle a entendu la voix irritée et le gros mot. Ce n'est pas permis de parler ainsi. La petite voisine partira, et Jeanne-Marie ira chercher une branche de genêt. Cette petite branche, dans la main de Grand'mère lui fait expier sur le champ sa colère et son gros mot... Plus jamais elle n'aura à cueillir pour semblable besogne une branche de genêt. "Que j'ai eu honte!" disait la bonne Mère, en racontant ce fait. — Au souvenir, elle en rougissait encore.

La compagnie des petites voisines lui était moins agréable depuis cette aventure — aussi

elle désirait vivement une petite sœur qui partagerait ses jeux... Dieu lui envoya un petit frère. Quelle joie! Désormais, elle passera de longs moments à contempler son petit François. Près de ce berceau, sa petite âme révèle ce qu'elle sera toujours: dévouée jusqu'à l'oubli total d'elle-même.

Jeanne est pieuse. A l'heure de la prière, qui se dit en famille, toute sa petite personne se recueille. Modeste, les yeux baissés, les mains jointes, elle récite d'une voix assurée les prières ordinaires du matin et du soir. La présence de Dieu la pénètre; tous sont frappés d'une telle ferveur chez une enfant si jeune, et l'on se demande en secret: "Que sera notre petite Jeanne ?" "Une sainte", songe la pieuse mère, sans se tromper. "Une religieuse du bon Dieu", murmure Sœur Léonie, fille de la Providence de Saint-Brieuc. Cette bonne religieuse, sœur de M. Redon, venait une fois l'année visiter sa famille. Prise d'admiration devant la piété, la candeur de sa petite nièce, elle ne cachait pas l'espoir de voir plus tard Jeanne-Marie se donner au bon Dieu. Un jour, non contente d'avoir longuement entretenu les parents de son pieux projet, elle veut sonder elle-même le cœur de la petite: "Allons, Jeanne-Marie, dis un peu, aimerais-tu être religieuse comme tante

Sœur Léonie?" Jeanne est là devant elle, prête à répondre, mais Grand'mère a vu le regard interrogateur de l'enfant et répond aussitôt: "Laissons cela à Dieu. Elle est trop jeune; si plus tard Notre-Seigneur l'appelle, elle aura toute liberté."

Grand'mère aurait-elle compris dans sa sagesse qu'une réponse négative aurait peut-être détourné cette petite âme du désir de la vie religieuse, ou voulait-elle éprouver cette vocation naissante? Quoi qu'il en soit, elle fut sage de décider cette grave question. Jeanne comprit de bonne heure que c'est le bon Dieu qui appelle à la vie religieuse; pour être un jour appelée, elle prie et aime encore plus le petit Jésus. Sans trop savoir ce que demain lui réserve, elle sent en son âme que Jésus est son plus cher trésor.

Si la prière en famille avait déjà tant de charmes, que dire de la joie que lui apportaient le dimanche et les jours de fête? Le dimanche, c'est jour de bonheur chez François Redon. La bonne mère a sorti du placard les vêtements neufs, tout est prêt et l'on s'achemine presque religieusement vers le Bourg. Radieuse sous son châle, son beau tablier et sa coiffe blanche, Jeanne va à côté de sa mère passer une partie de sa journée à l'église. C'est le jour de réception du bon Dieu et cha-

cun en profite pour faire ample provision de courage pour la semaine. Après avoir assisté avec grande dévotion à la Messe et aux Vêpres, on restera à la récitation du Rosaire. Inutile de songer à trouver le temps trop long, c'est de règle, la volonté de Grand'mère fait loi. Loin de se plaindre, Jeanne-Marie, après sa Première Communion, obtiendra la permission de demeurer à l'église même après le Rosaire. Pendant que les uns et les autres s'attardent un peu au Bourg, elle prolonge son oraison avec Jésus-Hostie.

La soirée ramène la famille à la ferme. Jeanne fait route avec la bonne Marraine. Confiante, elle n'a pas de secret pour cette grande amie si surnaturelle, pour qui Dieu est tout dans sa vie. Elle sait si bien comprendre sa filleule. Jeanne la prend pour modèle. Lorsque plus tard elle en sera séparée, son souvenir lui sera maintes fois salutaire. "Le seul souvenir de Marraine, aimera-t-elle à dire, aurait suffi à m'éloigner du mal, et à me faire désirer la perfection."

L'amour de la prière ne fera pas de cette enfant une petite nature étroite, égoïste — non, au contraire, c'est un cœur large, profondément sympathique, avide de se donner, qui bat dans sa poitrine. Chez ses parents, cultivateurs laborieux, le travail ne chôme pas. La

culture maraîchère réclame une attention constante en toute saison. Au dedans comme au dehors, il ne faut pas mettre les pieds dans le même sabot pour arriver à porter au marché de Saint-Brieuc les primeurs convoitées.

Elle est encore jeune, notre petite Jeanne quand elle va avec son bon père cultiver les rangs d'oignons. D'autres fois elle accompagne Marraine au marché, et ne revient qu'assez tard dans la soirée. Au foyer, elle s'active, aidant autant que ses forces le lui permettent, au gros travail fourni par la colonie de St-Ilan. Elle ne compte pas avec la fatigue, et se prête à tous les petits actes de dévouement qui se présentent chaque jour dans la famille. Le ciel a maintenant donné un autre petit frère, et enfin une toute petite sœur. Que d'occasions pour cette grande sœur de neuf ans de se mettre de côté, et de servir toujours. Elle est si douce, si patiente, qu'elle fait l'admiration de tous les membres de la famille.

"Combien de fois l'ai-je remerciée, écrit sa sœur Joséphine, d'avoir contribué pour une bonne part à la parfaite union de notre famille. Nous étions tous bien unis, mais elle a fortifié notre union et nous a aidés à avoir les uns pour les autres une si parfaite charité

que rien depuis n'a jamais pu l'assombrir. Ma mère me la donnait souvent pour modèle, car elle était tranquille et sage, et moi j'étais dissipée et espiègle." Quant à Jean-Marie, le respect qu'il portait à sœur aînée était si grand qu'il ne lui permit jamais de la tutoyer.

Active et dévouée dans la famille, Jeanne est aussi très charitable. C'est d'ailleurs un des traits caractéristiques des Redon. Le pauvre est l'envoyé de Dieu, on est habitué à ne jamais rebuter le mendiant. Que de fois, l'enfant a vu ces miséreux venir chercher, près de sa mère, le pain qui apaise la faim et la parole de foi qui relève le courage. Quel bonheur pour elle quand on lui confiait l'aumône à donner. Avec quelle délicatesse elle s'acquittait alors de ce devoir de charité! Sa petite âme sensible à la misère d'autrui paraissait dans ses grands yeux, et la sympathie de son regard soulageait autant le pauvre que le don de sa main.

Un jour, raconte une religieuse du Saint-Esprit, amie intime de sa mère, Jeanne, âgée de cinq à six ans, accompagnait sa mère à Langueux. Avant d'arriver au Bourg, elles rencontrèrent un pauvre mendiant. Selon son habitude, la mère remit une petite pièce de monnaie dans la main tendue vers elle. Le vieillard remercia, et posant une main sur la

tête de la petite qui de ses grands yeux l'observait avec pitié, déclara: "Cette enfant sera religieuse". Cette intuition du pauvre se réalisa quelques années plus tard à la grande joie de la charitable mère.

## II

### SA VIE D'ECOLIERE

Quitter la maison pour aller à l'école est toujours un événement familial très marquant dans la vie d'un enfant. Il entre dans un monde tout nouveau, prend contact avec des camarades dont il ignore les noms, les habitudes. Les uns sont turbulents, frondeurs; les autres sont tranquilles, modestes. Il y a les bons écoliers appliqués, il y a aussi les coureurs de buissons.

L'école de Langueux est tenue depuis de longues années par les religieuses du Saint-Esprit. Elle s'est acquise une réputation d'honneur et d'estime dans tout le pays d'alentour. Les élèves aiment leurs maîtresses; ainsi, Jeanne-Marie a le bonheur de se trouver dès les premiers jours de classe dans la compagnie de bonnes petites filles.

D'ordinaire, les enfants ne sont pas lents à découvrir le mérite; la nouvelle écolière a vite fait de gagner tous les cœurs par son

amabilité et sa droiture. Elle agissait toujours avec tant de simplicité. En classe elle se montrait attentive, ponctuelle à préparer leçons et devoirs. En récréation, sur le chemin avec ses compagnes, la charité la portait à rendre service, à consoler les petites peines, à protéger les plus jeunes. Réservée, elle accomplissait ses actes avec si peu d'éclat, si peu de bruit, qu'ils provoquaient rarement la louange. C'est qu'elle ne la recherchait pas.

Croire que Jeanne-Marie fut sans défaut, et qu'elle pratiquât la vertu sans effort serait une erreur. Cette nature privilégiée eut ses luttes, ses moments de faiblesse. Les bonnes religieuses, ses maîtresses, remarquant la générosité de cette enfant ne laissèrent pas l'amour-propre s'emparer de son âme. A l'occasion, elles surent lui broyer le pain de l'humiliation.

Un jour, entraînée par une compagne plus âgée qu'elle, Jeanne-Marie s'attarde sur le chemin. Elle ne goûta pas fort l'école buissonnière, et son père la goûta moins encore. Averti par une des maîtresses, il conduisit, lui-même, la petite à l'école, le lendemain, où verte réprimande lui fut faite. L'humiliation lui fut profitable. Pour M. Redon, la discipline, le règlement, l'autorité des maîtresses étaient choses sacrées. "Oh! nous

aurions été bien venus de nous plaindre de quoi que ce soit. Une pénitence à la classe méritait une pénitence à la maison, imposée par mon père", nous disait-elle souvent.

Une autre fois, l'enfant arriva à la maison, propriétaire d'un petit rien. Ce minime objet d'un sou lui avait-il été donné, l'avait-elle échangé, ou en ayant eu envie, l'avait-elle pris sur la table d'une compagne?... Il semble que ce fut là le cas — parce que Grand'mère, apprenant sa provenance obligea la petite à retourner immédiatement à l'école pour remettre à la maîtresse la minuscule boîte de plumes.

Mère Ste-Adélaïde aimait à raconter elle-même ces petits incidents de son enfance tant pour faire ressortir la vigilance attentive de ses bons parents, que pour faire connaître ses gros défauts. Ce qu'elle ne dit pas, mais que nous savons de sources sûres, c'est que durant ses années de classe à l'école de Langueux comme pendant ses années de pension à la Providence de Saint-Brieuc, Jeanne fut une élève remarquable, non pas tant par ses talents qu'elle excellait à cacher, que par sa conduite exemplaire. A cette époque de sa formation scolaire elle était déjà un modèle de charité et d'oubli de soi.

Mais revenons à l'époque préparatoire à la Première Communion. Pour préparer une demeure agréable à Jésus, Jeanne-Marie s'appliquait de toute son âme à imiter l'obéissance, l'humilité de notre bon Sauveur. Près de Marraine, elle s'entretenait chaque jour du petit Jésus qui viendrait bientôt la visiter.

Elle apprenait ainsi l'art sublime de vivre en Dieu, et uniquement pour Dieu. Plus le grand jour approchait, plus on remarquait le silence, la piété de l'enfant. Il suffisait de la voir prier, de la voir étudier et vaquer à ses petites occupations pour être convaincu de l'innocence de cette petite âme.

Le 20 mai, 1877, en l'église de Langueux, elle fit sa première communion à l'âge de dix ans. Le souvenir de ce jour béni ne devait jamais s'effacer de sa mémoire. Il embauma toute sa vie d'un parfum céleste. Une joie toute divine inondait son âme. Combien elle éprouvait la vérité de ces paroles: "Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi". "Plus jamais je ne me séparerai de mon Jésus", disait-elle en son cœur.

Ce fut pendant l'action de grâces de cette Première Communion qu'elle entendit distinctement l'appel divin. Elle fixa ses regards sur la Providence de Saint-Brieuc.

## III

### SA VOCATION

Sa vocation, que tous devinaient, est un secret qu'elle ne révélera qu'à Marraine. La vie édifiante qu'elle menait à la maison disait assez que son âme n'appartiendrait jamais au monde. Le 8 décembre, 1879, elle est reçue dans la Congrégation des Enfants de Marie de Langueux. Marraine apprit à ce moment l'ardent désir qu'elle avait de quitter le monde. La veille, elle l'avait accompagnée à l'église. Elles allaient se confesser. Jeanne-Marie, oubliant sans doute qu'elle était au confessionnal, se mit à parler si haut que la chère Marraine entendit tout le grave secret. M. le Recteur, de son côté, parlait tout aussi haut — et Marraine n'eut plus de doute. En revenant à la maison, Marraine la première prenant la parole lui dit: "Quand vous voudrez confier des secrets, il ne faudra pas parler si haut." Mais Jeanne, qui désirait tout dire à sa chère confidente, fut bien aise de saisir cette occasion pour lui faire part de son projet. La

bonne Marraine l'encouragea beaucoup de ses conseils. Elle se plaisait à la fortifier dans ses intentions, si bien qu'un soir, enhardie par cet appui, Jeanne demande à son père la permission d'entrer en religion au Couvent de la Providence. Le généreux père, trop heureux d'offrir au Seigneur sa "Grande", son aînée, répondit par un joyeux: "Oui, ma fille". L'âme de Jeanne était au comble du bonheur.

La mère, non moins généreuse que son époux, touchée jusqu'aux larmes du grand honneur qui jaillissait sur les siens, remerciait le bon Dieu d'avoir choisi sa Jeanne-Marie. On devine aussi, aisément, le bonheur de la bonne aïeule.

Cependant, tous ressentaient vivement l'amertume du sacrifice. Jeanne était déjà grande, elle rendait beaucoup services à la maison. Ses classes terminées, elle avait pris à cœur de soulager sa mère et sa marraine. Elle se chargeait de ses petits frères et de sa sœur. Très active, elle ne perdait jamais une minute. De peur d'oublier ce qu'elle avait appris en classe, elle relisait ses livres d'étude en prenant ses repas, continuant ainsi à s'instruire sans toutefois dérober un instant au dévouement qu'elle prodiguait à sa chère famille.

Marraine, comme un ange tutélaire, s'était faite la gardienne de la vocation de sa filleule. Plus l'époque approchait, plus elle redoublait de vigilance et d'encouragements.

Un jour, les larmes de la maman coulèrent plus longtemps que de coutume à l'idée de la séparation prochaine. Le père, lui, ne veut rien reprendre, il est de trop noble nature pour cela, mais il devient taciturne; alors Marraine prend à part sa filleule, et toutes les deux décident d'aller à pied en pèlerinage à Notre-Dame de Bel-air, afin de confier à Marie la vocation menacée. La route est longue de Langueux à Notre-Dame de Bel-air, environ un parcours de 2 heures de chemin de fer. Qu'importe, elles vont allègrement, priant ensemble la Vierge d'avoir pour agréable ce long pèlerinage. Marie dut sourire et envelopper d'amour la confiance de la jeune fille; celle-ci reçut l'assurance que sa prière était exaucée. Au retour sa joie était bien grande de constater que le courage des uns et des autres se manifestait par le désir de voir bientôt se réaliser ses vœux ardents.

Ses frères et sœur, sentant que bientôt elle les quitterait, lui prodiguaient leurs marques d'affection et de respect. François, plus âgé, comprenait davantage encore le sacrifice de l'aînée. Avec beaucoup de délicatesse d'âme,

il cachait à sa sœur la douleur que lui causait son prochain départ. Jean-Marie, qui n'avait alors que douze ans, sentit naître en lui la vocation au Sacerdoce. Il se confia à sa grande sœur qui fortement l'encouragea à persévérer dans son dessein. Tous deux devaient quitter la maison paternelle presque en même temps. La Providence divine ne leur permit le bonheur de se revoir qu'à de rares intervalles, mais leurs âmes étaient sœurs. Jusqu'à ses derniers moments, Jeanne-Marie entretint avec son frère le Sulpicien, une correspondance suivie. "Je crois bien, nous fit remarquer le bon Père, que ma sœur est pour un peu responsable de ce que je me suis offert pour venir aux Etats-Unis."

Si le ciel et les anges de la terre veillaient jalousement sur la vocation de Jeanne, l'enfer, aussi, veillait à sa manière. Il suscita, tout à coup, de nouveaux obstacles, afin de jeter — tout au moins — le trouble dans l'âme très sensible de la jeune fille.

Les parents, nous l'avons vu, avaient donné leur consentement, mais devant le vide affreux que ce départ causerait, le père parlait ni plus, ni moins, d'en retarder la date, voire même de retirer tout à fait la permission donnée. Pour retremper à nouveau les courages, Jeanne et sa marraine iront prier à

Ste-Anne du Houlin, espérant que la bonne Grand'mère de l'Enfant Jésus viendrait sûrement au secours d'une vocation si chère. Le pèlerinage se fait. Tout va bien; le ciel gros de nuages s'éclaircit et montre enfin un grand coin bleu... Hélas, ce n'est qu'un éclair, une fois de plus les nuages assombrissent la route. L'orage gronde et, qui le croira, cette fois, c'est Marraine, elle-même, qui déchaîne l'ouragan. Elle qui, jusqu'ici, s'est montrée si encourageante, blâme maintenant Jeanne-Marie: "Pourquoi persister dans votre idée d'entrer au Couvent? Que va devenir votre mère sans votre aide au foyer? C'est de l'ingratitude de votre part, vos frères et sœur sont bien jeunes, ils ont besoin de vous, et ils ne peuvent soulager votre mère comme vous savez le faire... Votre mère ne se consolera pas de votre départ; restez avec nous, c'est le mieux que vous puissiez faire. Vous servirez aussi bien le bon Dieu ici qu'au Couvent, etc..." Quelle épreuve pour le cœur de la jeune fille! Devant cette barrière qui se dresse, elle se réfugie dans la retraite intérieure de son âme, et là, dans la prière fervente elle sent retremper sa force et sa confiance en Dieu qui peut tout. Elle continue à redoubler de ferveur jusqu'au jour où Marraine résignée à la Volonté de Dieu dit à sa jeune filleule : "C'est le bon Dieu qui vous appelle,

mon enfant, allez, soyez heureuse et soyez une sainte religieuse."

La chère marraine, sans nul doute, avait agi de la sorte pour éprouver la fidélité de la vocation de sa pupille.

C'est en l'année 1885 que le noviciat de la Providence ouvrait larges ses portes à Jeanne-Marie qui avait alors atteint ses dix-sept ans. Ame vaillante et forte malgré l'épreuve de la dure séparation, elle échangea gaiement sa coiffe blanche contre le petit bonnet de dentelle noire des postulantes.

## IV

### LE NOVICIAT

"Je me rappelle encore avec bonheur l'arrivée de Mère Ste-Adélaïde au Noviciat", disait un jour Mère St-François de Sales. Je l'avais connue au pensionnat, mais ce jour-là, l'impression que je ressentis ne devait jamais s'effacer de ma mémoire. Je la revois, traversant la cour d'honneur; de toute sa personne se dégageait un air de pureté qui attirait à elle. Nous étions conquises par la modestie de son regard, la gravité sereine de son visage, la dignité de son maintien et la simplicité de ses manières. Mère St-Jean, alors supérieure générale ne se trompa point dans le jugement qu'elle porta sur elle en l'annonçant à la Communauté: "Notre nouvelle postulante, Mlle Redon, est une précieuse recrue, envoyée par le bon Dieu, pour accomplir à la Providence de grandes choses."

Ces grandes choses devaient d'abord paraître dans la perfection avec laquelle elle

accomplissait les moindres prescriptions de la règle. "Voici que je viens, Seigneur, pour faire votre volonté", dira-t-elle désormais tous les jours de sa vie. Cette disposition de dépendance renouvelée chaque matin en entrant à la chapelle n'est pas un vain mot sur ses lèvres. Non, c'est un acte d'oblation sans repentance. "Jamais, confia-t-elle un jour, je n'ai éprouvé de doute sur ma vocation. Je me suis livrée dès le premier jour de mon noviciat à la Volonté de Dieu, et je ne me suis jamais reprise.

Il ne faut pas croire cependant qu'elle n'eut rien à souffrir. Ce serait méconnaître le cœur tendre et sensible de notre bonne Mère. Délicate comme elle l'était, elle ne pouvait penser sans souffrance à la peine que son départ causait à sa famille. En âme généreuse, elle cachait son chagrin à son entourage. Seules les supérieures connurent les soubresauts de son cœur aimant broyé dans son affection filiale.

De plus, d'une nature très timide il lui en coûtait de paraître ici et là, partout où la volonté de sa Mère Maîtresse la plaçait. Les récréations mêmes lui étaient pénibles.

Les épreuves soulevées autour de sa vocation avaient un peu ébranlé sa forte constitution; habituée à vivre au grand air, le tra-

vail d'acclimatation dans l'intérieur du cloître développa une période d'anémie assez longue. Pourtant, son énergie peu commune la garda fidèle au lever de cinq heures, et à toutes les particularités d'un règlement crucifiant pour la nature. "Chaque matin nous passions près des réfectoires pour nous rendre à la chapelle. Habituée à un déjeuner plus matinal, que de fois j'aurais voulu m'arrêter pour manger une bouchée du pain disposé sur les tables; mais je ne le pouvais pas; il fallait d'abord assister à la messe". En disant cela, Mère mettait tant d'expression, que nous comprenions parfaitement la mortification quotidienne qu'elle dut pratiquer pour s'adapter à un autre genre de vie.

Mère St-Charles, de vénérée mémoire, surnommée la "Règle vivante", consciente du dépôt confié à ses soins, et parfaite psychologue, ne tarda pas à découvrir ce qu'il y avait de qualités naturelles et de vertus dans l'âme de Mlle Redon; aussi résolut-elle de mener à bonne fin l'œuvre de sa sanctification. La jeune postulante, malgré un naturel timide qui la fit souffrir beaucoup, répondit pleinement aux vues de Dieu et aux desseins de sa Mère Maîtresse. Elle se laissa façonner avec une simplicité d'enfant, telle une cire molle dans les mains d'un artiste, et devint bientôt le modèle de ses compagnes.



Saint-Brieuc. — Pensionnat de la Providence — La chapelle

Le temps de sa probation écoulé, elle est admise à prendre le saint Habit. Que se passa-t-il dans l'âme si pieuse de Mlle Redon pendant la retraite préparatoire à la Prise d'Habit? Jésus, qui depuis longtemps "l'observait amoureusement à travers les treillis" inonda-t-il de joies spirituelles sa petite fiancée? Nous n'en savons rien. L'humilité et la simplicité de la chère novice ont gardé son secret avec un soin jaloux.

Elle reçut en ce jour le nom de Mère Ste-Adélaïde. En "fidèle imitatrice de la Sainte dont elle porte le nom", elle ne vivra plus que selon les directives reçues pendant la touchante cérémonie de Vêture.

L'Officiant, afin de ne consacrer au Seigneur qu'une victime digne de l'immolation, procède à un questionnaire avec la jeune fille qui demande le saint Habit religieux:

- "Est-ce de votre libre volonté que vous désirez entrer?...

"Croyez-vous être véritablement appelée de Dieu dans cette Congrégation?

"Etes-vous résolue d'observer fidèlement les règles et constitutions de l'Institut?"

Les Règles, oh! oui, elle y sera fidèle... Elles ont toujours orienté sa vie, et si par impossible le petit manuel qui en contient la

lettre avait été perdu, détruit, nous n'aurions eu qu'à regarder Mère Ste-Adélaïde, en l'imitant, et nous aurions suivi exactement toutes les prescriptions de ces Saintes Règles jusque dans leurs moindres détails.

— "Etes-vous convaincue que dans l'état que vous vous proposez d'embrasser, on ne doit chercher que Dieu, son salut et celui des enfants?

— "Avez-vous du zèle pour l'éducation chrétienne de la jeunesse? Vous sentez-vous disposée à faire tous vos efforts pour la bien instruire et toujours sans aucune vue d'intérêt personnel ?"

Lorsqu'en 1937, notre vénérée Mère fête son jubilé d'or, elle dit humblement à cette occasion, en réponse au concert de louanges qu'on vient de lui offrir: "Je peux me rendre le témoignage que j'ai toujours agi selon ma conscience. Une autre aurait sans doute fait plus et beaucoup mieux que moi; j'ai pu me tromper, je me suis trompée quelquefois; cependant, j'ai toujours fait ce que j'ai cru être la Volonté de Dieu, pour sa plus grande Gloire et le salut des âmes."

Et nous qui avons bénéficié si largement de ses vertus, nous savons combien notre bonne Mère était éloignée de tout intérêt pro-

pre. Toujours, en toutes circonstances, c'était bien le bon Dieu qu'elle cherchait — Dieu, sa Gloire et la sanctification des âmes.

Elle dira un jour à une religieuse oublieuse de ses obligations, "Mais ma chère Sœur, dites-moi, est-ce que je n'ai jamais voulu autre chose que votre sainteté?"

La sanctification de tous était son plus grand souci. Elle y travaillait avec ferveur et désirait avec non moins d'ardeur que chacune des âmes confiées à sa garde y travaillât de même.

"Je prie pour vous et je désire vivement vous voir généreuses envers le bon Dieu, oublieuses de vous-mêmes, n'ayant qu'un désir: "Faire la Volonté de Dieu, quoiqu'il en coûte à la nature, afin de procurer sa Gloire et le salut d'un grand nombre d'âmes." (Lettre 1911)

— "Etes-vous résolue d'accepter de bon cœur les offices et les emplois auxquels l'obéissance vous appellera ?...

— "Souffrirez-vous volontiers d'être avertie de vos fautes et êtes-vous disposée à entrer dans la voie méritoire du renoncement et du sacrifice?"

Et la réponse se fait entendre, claire, énergique: "Oui, Monseigneur, avec la Grâce de Dieu".

Que notre Mère Ste-Adélaïde ait accepté de bon cœur les emplois imposés par l'Obéissance est hors de doute. N'est-ce pas plutôt l'indifférence religieuse vis-à-vis de tout, qui la fait accepter et quitter travaux, offices, emplois, de quelque nature qu'ils soient, en quelque lieu qu'ils se trouvent?

En 1919, Mère Ste-Adélaïde, après vingt ans d'exil au Canada, a le bonheur de retourner en France. "Oh! comme on s'est trouvées heureuses de se revoir!" écrit sa chère sœur, mais je n'ai jamais pu savoir si elle préférait la France au Canada. J'ai vu alors que depuis longtemps elle était indifférente à tout, à la joie comme à la peine.

En face des événements pénibles, elle se tait d'abord; on dirait qu'elle écoute au dedans d'elle-même la voix de Dieu, puis lentement, comme si elle répétait après quelqu'un, elle dit: "Dieu soit béni!", et c'est tout. Pas une plainte, pas même un soupir ne viendra révéler la souffrance de son cœur.

S'il est parfois facile de s'élever au-dessus des événements heureux ou malheureux, il est souvent très difficile de ne pas regimber

devant les reproches mal fondés. La promesse solennelle de souffrir volontiers les avertissements demande, alors, l'anéantissement héroïque du *moi*. Quelle a été l'attitude de Mère Ste-Adélaïde vis-à-vis de ce point délicat? Quelle fut sa réaction devant ce que Sainte Thérèse d'Avila appelait: "La contradiction des gens de bien"? Celles qui ont partagé avec Mère Ste-Adélaïde le gouvernement de la Fondation canadienne et qui lui ont été étroitement unies dans les charges et les difficultés inhérentes à toute œuvre, sont unanimes à louer l'esprit de foi profonde et l'humble soumission à la volonté de Dieu avec lesquels, en vraie religieuse de la Providence, Mère acceptait les croix d'humiliation et de mortification permises par Dieu pour sa sanctification.

Quelque crucifiantes que furent ses épreuves, un "fiat" généreux terminait le combat toujours pénible à la nature humaine.

Si, au soir de sa vie, notre Vénérée Mère apportait à Notre-Seigneur l'ardent amour d'une vie toute consacrée à la prière et à l'abnégation, c'est que son noviciat fut plus qu'une école de formation; il fut surtout l'autel sur lequel son âme s'immola réellement en holocauste.

De l'imposante cérémonie de sa Profession religieuse, qui eut lieu le 5 mai, 1887, nous ne connaissons rien; le silence plane ici comme sur toute la durée de son noviciat. Nous savons seulement qu'elle eut la joie de voir sa famille assister à son oblation. Il nous aurait été consolant et combien édifiant de pénétrer jusqu'au fond de son âme si fervente au moment où elle se consacrait à Dieu pour toujours. Tout est resté le secret du Seigneur. Mais il suffisait de l'entendre, aux clôtures des retraites annuelles, renouveler, au nom de la communauté, les vœux à vie, pour se représenter la ferveur de la jeune Professe au jour de son don total, et l'amour avec lequel elle signa aux pieds de Marie ses engagements sacrés.

C'est avec une joie visible que Mère Ste-Adélaïde aimait à rappeler cette date du 5 mai. Elle était aussi l'anniversaire de son baptême. "Cette date m'est doublement chère", disait-elle, "remerciez avec moi le bon Dieu des grandes grâces qu'Il m'a faites ce jour-là." L'Eglise, en sa liturgie, chantait aussi en ce jour du 5 mai de mystérieuses paroles:

"Ma main sera constamment avec elle, et "mon bras la fortifiera." "Fidèle économe

"que le maître a établi sur ses serviteurs pour "leur distribuer au temps convenable la me- "sure de froment." "Souvenez-vous, Seigneur, "de David et de toute sa douceur."

V

## EN FONDATION

Au lendemain de sa Profession, Mère Ste-Adélaïde reçoit sa première obédience. Quitter le noviciat est un gros sacrifice, et la jeune religieuse montre des yeux rougis de larmes en arrivant à Rennes. "Vous pleurez, ma petite fille, lui dit pour la consoler le bon M. l'Abbé Gandon... et vous avez bien raison; vous avez une supérieure qui est bien méchante, et moi qui le suis encore plus." Pour qui a connu le bon vieillard qui parlait ainsi, on comprend que la petite sœur dut sourire à travers ses larmes. Elle ne pleura pas longtemps. Nommée seconde au pensionnat, avec Mère Marie-Stanislas, elle enregistra de 1887 à 1903 de belles et fécondes années de vie religieuse. Jusqu'à sa mort, notre chère Mère nous parlera toujours avec bonheur de Notre-Dame du Vieux-Cours. A cette époque, la maison de Rennes avait déjà la réputation d'être un foyer de vie surnaturelle intense. Mère Ste-Adélaïde devait y laisser un souvenir

impérissable de piété, d'humilité et de charité. Les saints prêtres qui, comme aumôniers, connurent de plus près l'âme de Mère Ste-Adélaïde, firent l'éloge de cette jeune religieuse. Son extérieur modeste et distingué attirait à elle, et ses vertus lui gagnaient les cœurs.

"Vous avez là, ma Mère, dit un jour M. l'Abbé Gandon à la Révérende Mère Supérieure, un vrai trésor."

Et M. l'Abbé Games à son tour disait: "C'est de l'or que cette petite sœur, c'est de l'or en barre." Lorsqu'elle quittera Rennes pour le Canada, M. le Curé n'aura pas de plus belles paroles que celles-ci: "Vous perdez, ma bonne Mère Supérieure, le plus beau joyau de votre couronne."

Dans la communauté on l'aimait à cause de sa ferveur, de sa fidélité à remplir ses devoirs, pour son empressement à rendre service. Lorsque pour une raison majeure, elle ne pouvait obliger, le refus était si charitable qu'on se retirait contente quand même.

Que dire de l'affection que lui témoignaient les enfants dont elle avait la charge? Oh! combien elles aimaient leur Mère Ste-Adélaïde! Et quelle confiance elles avaient en elle!

Mère Ste-Adélaïde les aimait aussi telles qu'elles étaient, petites, faibles, étourdies, capables de générosité. Elle comprenait les différentes natures et s'entendait à modeler leurs âmes à l'image de Jésus sans les placer toutes dans un même moule. Elle possédait le tact rare de donner à chacune la part qui la rendait heureuse, sans nuire aucunement à la discipline générale.

Elle a des tendresses maternelles pour ses chères pensionnaires du Vieux-Cours. Elle se penche affectueusement sur leur vie d'enfant, partage les jeux des benjamines, écoute leur grave babil avec autant d'intérêt que les conversations suivies des aînées. Elle guette et saisit au vol l'occasion de cultiver la vertu dans leurs cœurs, et d'extirper le défaut qui déplaît à Jésus.

Voyez avec quelle bonté souriante elle fera prendre à une pauvre enfant, jalouse, une cuillerée d'eau sucrée, deux et trois fois par jour, pendant plusieurs semaines. Affaire de s'occuper tout spécialement de ce petit cœur malade. Résultat: l'enfant devient une âme généreuse, oublieuse d'elle-même, capable des plus grands dévouements. Qui oserait prêter à cette potion sucrée la vertu magique de faire disparaître la jalousie? Personne assurément. Alors, quoi? C'est que la bonne

Mère sut substituer à l'eau sucrée, l'amour du petit Jésus que doucement elle lui montrait.

Voyez-la au réfectoire s'adapter aux fantaisies d'une petite capricieuse incapable de manger du "lard": cela la rend malade; et à qui la bonne Mère fait manger du "porc". Une autre ne mange jamais de "laitue", mais elle acceptera de la "salade". Celle-ci a un estomac d'oiseau, et Mère fera part d'oiselet dans l'assiette qui lui revient, augmentant légèrement d'un jour à l'autre, jusqu'à ce que, devenue raisonnable, la fillette fera comme tout le monde. Celle-là n'a pas de santé, et l'appétit lui fait défaut; cependant, elle prendra un peu de tout, parce que la bonne Mère Ste-Adélaïde le lui demande...

Comme on le voit, Mère ne brusquait rien, et sa douceur obtenait ce que d'autres n'auraient pas même espéré. Elle agissait avec la même condescendance dans la correction à donner.

"Un jour, raconte une religieuse du Canada, alors en pension au Vieux-Cours, j'avais été cause avec plusieurs élèves d'une dissipation en classe. J'avais reçu une admonition peu douce de ma maîtresse, ma chère tante, ce qui au fond m'avait révoltée. Mère Ste-Adélaïde ayant appris le fait, me prit à

part et me montra mon peu de sérieux, avec des paroles si maternellement douces, que je fus beaucoup plus impressionnée et pénétrée de contrition que je l'avais été par le grondin de la tante. Je me dis alors dans mon for intérieur: "Si je deviens religieuse, c'est ainsi que je reprendrai les enfants! Après cette petite direction toute remplie de compatissante charité, je n'ai jamais eu envie de recommencer mon espièglerie.

Cette douceur dans la direction, Mère la pratiquait à l'égard de toutes ses élèves. On ne pouvait surprendre en elle de ces préférences trop souvent injustes vis-à-vis des autres et toujours nuisibles aux préférées elles-mêmes. C'est Notre-Seigneur qu'elle cherchait et qu'elle servait dans ses pensionnaires; comment les enfants n'auraient-elles pas aimé Jésus qui rayonnait dans leur jeune maîtresse ? Peut-être dira-t-on en parcourant ce récit: "Oh! encore une vie de Sainte, toute taillée dans la perfection même, sans faiblesse, à qui tout est facile. Quoi d'étonnant à sa vie exemplaire?" Détrompez-vous. La chère et bien-aimée Mère Ste-Adélaïde eut ses luttes, ses heures d'angoisse; ses larmes ont coulé plus d'une fois. Elle ne serait pas sainte si la souffrance ne l'avait pas broyée. Elle n'aurait pas su toucher la souffrance d'autrui si elle n'avait jamais pleuré.

Au début de son séjour à Rennes, elle perd sa vénérée Grand'mère. Elle en éprouve une vive douleur, le souvenir de cette vertueuse aïeule la suit partout. Dans les circonstances difficiles elle se disait: "Grand'mère me voit", forte de cette pensée, elle allait de l'avant. Devant un sacrifice pénible à la nature, elle pensait à la chère défunte — ne lui avait-elle pas appris à se renoncer sans hésiter? Alors, elle songeait: "Si Grand'mère était là, je n'hésiterais pas", et tout de suite elle se sacrifiait.

Jeune, elle apprend à ses dépens que l'expérience s'acquiert plus par ses propres erreurs que par celles d'autrui.

Un jour, devant accompagner la bonne Mère Supérieure chez une personne notable de la ville, Mère Ste-Adélaïde court revoir à sa toilette et se présente à Mère St-Stanislas en disant: "Est-ce que je suis assez bien coiffée, ma Mère?" Celle-ci lui répond aussitôt: "Allez demander cela à Mère Supérieure". Elle y alla bien simplement devant la communauté réunie à la récréation mais les taquineries ne lui manquèrent pas.

Une autre fois, veille de la fête de M. le Curé, les pensionnaires, maîtresses en tête, ont résolu de le surprendre et de l'inviter à venir visiter — ne serait-ce qu'un instant —

le pensionnat. Il faut à tout prix lui offrir des vœux de fête. Malheureusement, le bon M. Games n'aime pas ça; c'est l'homme le plus pressé du monde, il court toujours, et n'aime pas du tout s'arrêter; de plus, c'est jour de confession pour la Communauté. Comment faire?... Une idée... Quand il viendra tout à l'heure pour la confession, Mère Ste-Adélaïde l'arrêtera au passage, juste à la porte du pensionnat qui donne sur le petit escalier conduisant à la chapelle. Les enfants jubilent et se tiennent prêtes. On entend monter. C'est lui... Un signe et voilà M. le Curé pris au piège. Devant la joie des enfants, M. le Curé se prête de bonne grâce, il écoute avec complaisance le court compliment de fête qu'on lui a préparé. Il a refusé de s'asseoir, avec lui c'est du rapide qu'il faut. Aussi au premier moment de silence, M. le Curé se tourne vers Mère Ste-Adélaïde et lui dit: "Bien, c'est tout, ma bonne fille, c'est bien, c'est bien..." Et le voilà parti... Oui, mais il redescend au lieu de monter... "M. le Curé, hasarde Mère Ste-Adélaïde, il y a confession aujourd'hui". — "Ah! non, ma bonne fille, vous m'avez pris mon temps, réplique-t-il tout en s'en allant, allez dire à votre Supérieure que celles qui désirent se confesser viennent à Toussaint"... Un point, c'est tout.

Hélas! non, ce n'est pas tout; cela est un contretemps pour la communauté; Mère s'en souviendra, et ne tentera plus de surprendre M. le Curé un jour de confession...

A Rennes, les jours de congé sont jours de grandes promenades. Journées inoubliables de fraternel bonheur pour toutes les Rennaises. On partait le matin pour revenir dans la soirée. Celles qui pour une raison ou pour une autre restaient à la maison allaient parfois rejoindre les promeneuses dans l'après-dîner. C'est ce que fait Mère Ste-Adélaïde un jour où toute la maisonnée est partie à Chantepie. Dans l'après-midi, elle décide d'aller rejoindre les promeneuses. Elle part, amenant deux petites pensionnaires restées avec elle. Chantepie n'est pas à la porte du Vieux-Cours. La bonne Mère est grande marcheuse, elle va bon train et les petites filles, trottinant légères d'abord, finissent par traîner le pas. Elles sont déjà loin sur la route lorsqu'une voiture les croise... C'est Mère Supérieure revenant de la promenade avec quelques bonnes anciennes sœurs. Tout de suite, elle voit l'imprudence de la jeune maîtresse. Elle arrête la voiture, fait monter les petites avec elle; et, sans rien dire à Mère Ste-Adélaïde, la laisse seule à ses réflexions. Inutile de dire que Mère Ste-Adé-

laïde ne vit pas Chantepie ce jour-là, et reçut avec humilité au retour l'avertissement salutaire de sa bonne Mère Supérieure. "Je me suis toujours souvenue depuis, disait Mère, qu'il faut mesurer la promenade à l'âge des enfants."

L'expérience instruisait la jeune religieuse et l'humilité avec laquelle elle recevait les sages avertissements fécondait son apostolat auprès des enfants.

Que de traits édifiants trouveraient place ici à l'appui de son humilité... En voici un entre mille:

Les élèves du grand pensionnat dont elle avait la charge et celles du demi-pensionnat confiées à Mère St-Jean-Berchmans prenaient leur repas dans le même réfectoire. La maîtresse du demi-pensionnat se rendit compte qu'un groupe de pensionnaires causaient, enfreignant ainsi le règlement. Elle leur en fit la remarque. Mère Ste-Adélaïde, n'ayant pas eu connaissance du manquement, excusa ses élèves. Toutefois, avant la sortie, elle prit d'autres informations, après quoi se rendant au milieu de la salle, elle dit: "Mes enfants, je viens de vous donner un mauvais exemple, veuillez m'excuser et me pardonner."

Et cet autre:



Rennes. — Un coin du parc

On est à la récréation du soir. Les grandes élèves groupées autour de Mère Ste-Adélaïde causent avec animation de diableries: tables tournantes, clefs parlantes. Les opinions sont partagées. Pour mettre tout le monde d'accord, rien de plus simple, voici une clef, interrogeons-la. On convient de la question à poser. Une question d'avenir c'est plus convainquant... Depuis quelques semaines on parle beaucoup d'une fondation canadienne. Voici la question toute trouvée: "Mère St-Jean-Berchmans partira-t-elle au Canada?"

La clef est là, au milieu de la table nue. Dans le silence qui suivit, on vit la petite clef tourner sur elle-même et on l'entendit frapper sur la table les coups assignés pour la réponse affirmative. Restait à savoir si la petite savante ne s'était pas trompée. Quoi qu'il en soit quelque temps après, Mère St-Jean-Berchmans quittait Rennes pour s'embarquer pour le Canada.

Inquiètes, les élèves, sur le conseil de Mère Ste-Adélaïde qui n'avait pris aucune part à cette action, mais qui avait laissé faire, demandèrent à M. l'Abbé Games, s'il était permis de consulter les tables ou les clefs parlantes, et ce qu'il fallait penser des renseignements obtenus par ce moyen-là. M. le Curé éclaira les consciences et blâma sévèrement les per-

sonnes qui cherchaient ainsi à connaître l'avenir.

Toute l'humiliation retomba sur Mère Ste-Adélaïde. Ici encore, elle s'accusa publiquement de sa faiblesse. Cette conduite vertueuse fit plus d'impression sur les élèves que ne l'eût fait le plus éloquent discours.

Une bonne ancienne religieuse, missionnaire au Canada, écrit les lignes suivantes: "Nous avons passé treize ans ensemble à Rennes et je puis dire que je ne l'ai jamais entendue dire un mot contre la charité; en tout et toujours, elle observait parfaitement la règle. Elle ne cherchait que la volonté de Dieu."

Quoique Mère Ste-Adélaïde fut très occupée au pensionnat, elle trouvait, cependant, chaque jour, le temps d'aller avec bonheur faire lire les tableaux dans la petite classe des enfants pauvres.

Dès ce temps-là, elle aimait les missions. Le jour où elle reçut son obédience pour le Canada, nous nous trouvions ensemble toutes les deux dans la cour. Je venais aussi de recevoir mon obédience pour me séculariser. "Je vous plains, me dit-elle, et je comprends votre sacrifice; pour moi, je préfère de beaucoup le Canada à la sécularisation."

Quelque temps après son départ pour le Canada, je fis un voyage à Rennes et j'allai voir M. Games, en qui j'avais grande confiance. Etant Curé de la paroisse de Toussaint, il était aussi le directeur de la communauté. Il me dit en me parlant de notre bonne Mère qu'il estimait beaucoup: "Mère Ste-Adélaïde réussira partout, car elle n'est pas une âme ordinaire."

Cette humble religieuse déjà si remarquable, délicate envers tous, très respectueuse de l'autorité quelle qu'elle fût, profondément pieuse et en qui brillait d'un vif éclat l'esprit de la Congrégation, "une suave charité, un renoncement absolu, et un total abandon à la divine Providence" devait ajouter à sa couronne le glorieux fleuron de l'apostolat en pays de mission.

Depuis longtemps le ciel l'avait marquée. En 1903, ses Supérieures, instruments de la Volonté de Dieu, la désignèrent pour l'œuvre naissante du lointain Nord-Ouest Canadien.

## VI

### LA PROVIDENCE AU CANADA

Le Canada, ce vaste pays de l'Amérique du Nord, dont la largeur est plus grande que la distance de l'Atlantique entre Québec et la France, comprend cinq grandes divisions naturelles appelées "Régions".

Deux de ces régions nous intéressent tout particulièrement. Les Terres basses du Saint-Laurent, habitées par les Canadiens-Français qui ont conservé dans sa pureté la langue et les traditions françaises des fiers colonisateurs du dix-septième siècle — Québec, la "doulce" province, terre de foi vive, et de patriotisme éclairé... Puis, la Région des Prairies, au-delà des grands lacs et des sombres forêts conifères de l'Ontario. Cette région large de 800 milles, dont la surface ne mesure pas moins de 294,000 milles carrés, embrasse les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta.

C'est dans la Saskatchewan qu'en 1897 le bon Dieu conduisait les six premières mis-

sionnaires des Filles de la Providence de Saint-Brieuc.

A grand renfort de prières, et de pourparlers avec le Conseil Général de la Congrégation, Son Excellence Monseigneur Albert Pascal les avait obtenues pour son immense diocèse.

A cette époque, cette région constituait encore les Territoires du Nord-Ouest. Les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, qui depuis près de 50 ans parcouraient en tous sens ces vastes plaines à la suite des tribus sauvages et des groupements métis, avaient établi çà et là des Missions importantes, lieux de ravitaillement, et centres de vie chrétienne ayant église, école, couvent, bureau de poste et magasins. Les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson y avaient aussi leur poste au fort, et la Police montée, sa caserne.

Peu à peu, l'émigration avait nécessité la fondation de nouvelles paroisses, lesquelles progressant en nombre et en importance réclamaient la création de nouveaux évêchés. C'est ainsi que de l'Archidiocèse de St-Boniface au Manitoba on détacha les diocèses de St-Albert dans l'Alberta et celui de Prince-Albert dans la Saskatchewan. Aujourd'hui ces deux dernières provinces sont divisées en

sept diocèses. Les territoires du nord sont encore constitués en vastes vicariats.

Les Fondatrices de la Province canadienne arrivaient à Prince-Albert au soir du 15 mai 1897. Un contretemps bien fâcheux attendait les voyageuses, épuisées par un long et pénible voyage, à leur arrivée dans le pays inconnu où elles venaient se dévouer. Par un incompréhensible oubli de la part du colonisateur, Son Excellence Mgr Pascal ne fut point prévenu à temps de l'arrivée des Sœurs. Grande fut la douloureuse déception des missionnaires, lorsque celles-ci, en se présentant devant Monseigneur, apprirent que Son Excellence ne savait que faire d'elles. Ce fut là, le résultat d'un malentendu qui, heureusement, n'eut pas de longues suites, car Mgr Pascal, sans tarder, se montra toujours pour les Filles de la Providence, un Père dévoué et le protecteur de nos œuvres naissantes.

Trois d'entre elles prenaient, les jours suivants, le service de l'Evêché, tandis que les autres se rendaient avec le bon Père Barbier à St-Louis de Langevin, village métis où les Pères Oblats devaient sous peu tenir une grande ferme.

Les chemins de fer ne sillonnaient pas le pays, et les routes taillées à même dans la

plaine traversaient des prairies sans limites et des marais sans chaussée.

Tandis que la population des régions du Saint-Laurent jouissait de tout le confort d'une civilisation moderne, et des bienfaits que procure l'instruction chrétienne, celle des Territoires du Nord-Ouest vivait au jour le jour, n'ayant pour demeure que de pauvres cabanes faites de "billots" mal équarris et liés les uns aux autres par un mortier spécial aux métis, appelé "bousillage". C'était un mélange de feuilles, de boue, de branchettes, de brindilles, de paille et de foin, qu'il fallait sans cesse renouveler et qui laissait pénétrer sans permis la chaleur torride de l'été et le froid glacial des longs hivers canadiens.

C'est une de ces pauvres cabanes que Mère St-Jean-Berchmans et ses compagnes reçurent pour "pieux monastère" en arrivant à St-Louis. Le bon Dieu daigna y résider Lui-même, en son tabernacle; dès lors l'exil devint moins dur aux généreuses missionnaires. Le toit de leur demeure parut moins bas... elles y avaient le Ciel.

Vous, qui n'avez jamais quitté votre chère Providence, où les bruits du monde ne troublent pas la tranquillité — et qui vivez com-

modément dans de grands couvents où rien ne manque — savez-vous bien les heures angoissantes des débuts?... Connaissez-vous la rude vie de fermière, les durs travaux des champs, les lassitudes, des heures courbées sous un soleil de feu... que pourtant à force de prières et de résignation on finit par aimer, au point d'en venir à les classer dans les souvenirs du passé comme du "bon vieux temps"? Avez-vous éprouvé l'étreinte de ces âmes ardentes devant des écoles fermées, parce que les brevets anglais font défaut?... Avez-vous admiré le dévouement de ces religieuses se consacrant de nouveau à l'étude dans des institutions étrangères, laïques, voire même protestantes?

Toutes ces muettes prières, ces sacrifices, ces renoncements continuels furent comme les pierres d'un bel édifice qui formèrent les assises d'une Providence canadienne, unie dans l'Amour à la Providence bénie du pays des bruyères.

C'est en lettres d'or que les noms de nos chères devancières devraient être inscrits sur les murs de nos maisons — et en lettres de reconnaissance dans le cœur de toutes les Filles de la Providence.

## VII

### EN ROUTE VERS PRINCE-ALBERT (Canada)

Accompagnée de sa tante, Sœur Léonie, Mère Ste-Adélaïde se rend à Langueux pour faire ses adieux à sa famille. Seules la maman et la marraine sont là, car le 4 avril, 1901, Dieu avait rappelé à Lui Monsieur Redon. La chère grand'mère, comme nous l'avons vu, était allée aussi recevoir la récompense éternelle.

Malgré un vif sentiment de regret de voir leur Jeanne-Marie partir si loin... au Canada... d'où l'on pensait ne plus revenir, la mère et la marraine s'inclinent devant la volonté de Dieu. Toutefois, si elles ressentent vivement leur sacrifice, celui-ci est adouci par un sentiment de fierté chrétienne en voyant leur chère religieuse partir en mission.

Avant le départ définitif des jeunes missionnaires, une bien touchante cérémonie réunissait dans la pieuse chapelle de la Providence de St-Brieuc, la Communauté entière.

Mère Ste-Adélaïde et ses compagnes, agenouillées devant le sanctuaire béni de leur profession, implorèrent avec ferveur la bénédiction du Ciel sur tous ceux qu'elles quittaient et sur tous ceux vers qui elles allaient.

Les cœurs serrés, les yeux voilés, les voix tremblantes d'émotion, l'assistance entonne le cantique de l'Adieu: "Partez, Hérauts de la Bonne Nouvelle".

Puis un dernier baiser aux Mères si bonnes, aux compagnes si chères. Un dernier regard aux cloîtres, aux jardins témoins de fraternelles causeries, de silencieuses promenades. Une dernière prière à la statue du Père, le Vénérable de La Mennais... et la sœur portière lentement referme la porte qu'elles viennent de franchir, impressionnée par ce sentiment que celles qui partent ne reviendront peut-être plus.

Le voyage s'effectue par St-Malo. Encore un court arrêt au pensionnat Notre-Dame où des sœurs bien-aimées les accueillent à cœur ouvert, puis le "Hilda" les transporte en Angleterre. Tout va bien jusqu'à Londres. Mais un voyage sans péripéties ne serait pas complet — chacun sait cela. Aussi il y en aura et cela avant d'arriver à Liverpool où elles doivent s'embarquer.

Parvenue à la gare de Londres, Mère Ste-Adélaïde, supérieure du groupe, laisse partir ses compagnes de voyage et reste seule pour s'occuper du transport des bagages. Elle trouve, non sans difficultés, un camionneur. L'intention de Mère, qui, hélas, n'a aucune idée du trafic dans les rues de la capitale anglaise, est de suivre tout bonnement le camion à pied, jusqu'à l'endroit où l'on doit déposer les malles. Illusion! voilà que le cocher fouette ses chevaux, ils précipitent leur allure et partent au galop. C'est en vain que Mère accélère le pas. En un clin d'œil le camion disparaît, laissant loin derrière lui la jeune voyageuse inexpérimentée. Que faire dans un dédale de rues affairées d'un quartier populeux de la grande ville? Elle ne songe même plus à marcher — elle est bien perdue! S'informer auprès des agents de ville? Facile... mais quand on ne connaît pas d'anglais? Continuer sa route à tout hasard? — C'est trop risquer. Que faire alors? — Prier. Vite, elle s'adresse à son ange gardien: "Ange de Dieu, mon fidèle et charitable guide, mon frère et mon ami, venez à mon aide". Réconfortée, elle reprend sa marche, interrogeant attentivement la rue, quand tout à coup elle voit Mère St-Victor descendre d'un taxi. Elle est sauvée — Merci mon Dieu! Mère St-Victor, inquiète du retard de Mère Ste-

Adélaïde, avait, elle aussi, prié les bons anges, puis était partie en taxi à sa recherche en retraçant l'itinéraire parcouru. Grande fut leur joie de se retrouver, car chacune d'elles avait passé un mauvais quart d'heure.

Le soir même, les voyageuses sont à Liverpool. Charitablement hospitalisées par les Révérendes Sœurs de la Croix, elles passent là une bonne nuit. Le lendemain, elles ont le bonheur d'assister à la messe et de recevoir la sainte communion avant de s'embarquer. Elles profitent de cette attention délicate du bon Dieu pour Lui recommander la longue traversée qu'elles vont entreprendre, et les années d'exil qu'elles désirent consacrer à sa Gloire.

Le "Kensington" est un paquebot anglais. Parmi l'équipage et les passagers qui sont de nationalité anglaise, on compte un seul catholique. Leur attitude vis-à-vis des religieuses est empreinte d'une aimable et respectueuse réserve. Le voyage aurait été des plus agréables si une fois au large, le mal de mer avait tenu la même réserve à leur égard. Il n'en fut rien, les voyageuses furent atteintes de ce mal. Elles en souffrirent jusqu'à ce qu'elles eussent pénétré dans le Golfe Saint-Laurent. Là enfin, elles purent jouir à loisir

du spectacle grandiose que leur offrait les rives du grand fleuve.

A Québec on leur permit de descendre pour visiter la vieille cité de Champlain. A la Basilique, elles ont la bonne fortune d'assister à la messe de M. l'Abbé Leflo'ch. Comme elles se souviendront longtemps des impressions senties pendant cette première messe en terre canadienne, dans la chapelle séculaire du plus ancien séminaire de l'Amérique du Nord, ouverte et consacrée par Monseigneur de Montmorency Laval, et de l'émotion profonde éprouvée en entendant le pieux cantique :

"Vois à tes pieds, Vierge Marie,
"Les enfants sur qui chaque jour,
"Tu répands de ta main chérie
"Les trésors du divin Amour.
"Tous heureux dans ton sanctuaire,
"Nous revenons célébrer tes bienfaits.
"Crois en nos cœurs aimable et douce Mère,
"Nous ne t'oublierons jamais."

Mère Ste-Adélaïde éprouva une si vive joie qu'elle s'affectionna particulièrement pour ce cantique. Les Sœurs savaient que c'était lui procurer un réel bonheur que de le lui chanter aux jours de fête. Alors Mère racontait son arrivée à Québec et finissait toujours son

récit par ces paroles, "Vous dire ce que cela nous fit plaisir, d'entendre chanter ce cantique, et en français... depuis quatorze jours que nous n'entendions que de l'anglais!"

Après ce réconfort spirituel, elles remontèrent sur le Kensington, qui après quelques heures de fleuve accostait à Montréal. Le cher Frère Ulysse, Provincial des Frères de l'Instruction Chrétienne, les reçoit dans la métropole; il veille sur elles avec une attention quasi maternelle, voit à tout, pense à tout. Elles descendent chez les Révérendes Sœurs de la Providence de Montréal. Ces bonnes religieuses de fondation canadienne mettent immédiatement au service des voyageuses, si fatiguées, le trésor de leur charité.

- "Chères Missionnaires, venues de si loin, il vous reste encore près de la moitié du chemin à parcourir, réparez vos forces avant de monter en chemin de fer"... Chacune s'empresse auprès de ces vaillantes qui s'en vont dans l'Ouest. "L'Ouest" pour les gens de l'Est, mais c'est le bout du monde! L'idée du sauvage se dresse tout de suite, devant eux, comme pour leur en défendre l'accès.

Après un voyage toujours fatigant, elles arrivent à Prince-Albert à minuit. Mère St-Jean-Berchmans, la fondatrice de la province

canadienne, les attend à l'arrivée du train. Il est difficile de décrire la joie de toutes. Comme cela fait du bien de se revoir et de retrouver des sœurs! Quel bonheur et quel réconfort pour les premières arrivées au pays, d'accueillir le nouveau contingent venu pour leur prêter main-forte. Les nouvelles, reçues de vive voix de la Maison-Mère, stimulent à nouveau les courages et retrempent les volontés.

A l'arrivée de Mère Ste-Adélaïde le 18 mai, 1903, la petite Providence était encore à la période des débuts. L'année précédente, les Sœurs avaient accepté la direction de l'orphelinat de Prince-Albert, ce qui portait à trois le nombre de leurs maisons, si on peut appeler ainsi l'évêché et l'orphelinat lui-même. Seize religieuses se dévouaient à l'œuvre naissante, soit en étudiant, soit en donnant sans compter leur temps et leur cœur au service des enfants, et aux travaux déjà mentionnés.

Mère St-Jean-Berchmans, supérieure à Saint-Louis, avait avec elle Mère St-Pierre-Claver, Mère St-Benjamin, Mère St-Alain, Mère Ste-Marguerite, Sœur Marie-Madeleine, Sœur Ste-Thaïs, et Sœur Ste-Radegonde.

Mère Marie-Berchmans était à l'Evêché avec Sœur St-Philippe et Sœur Ste-Germaine.

Mère St-Sylvestre, supérieure à l'orphelinat, était aidée de Mère Marie du Rosaire, de Sœur St-Léonard, de Sœur St-Honoré et de Sœur Anne-Marie.

Le cinquième voyage amenait Mère Ste-Adélaïde, Mère St-Victor, Mère Marie de Nazareth et Sœur Isabelle.

### La Supérieure de l'orphelinat

Etre Supérieure de l'orphelinat de Prince-Albert n'est pas une sinécure. Mère Ste-Adélaïde l'expérimente peu de jours après son arrivée au Canada.

Le personnel est restreint, les revenus le sont encore plus; ils sont même dérisoires; il n'y a que le travail et l'esprit de sacrifice qui abondent. Il faut s'occuper de procurer aux pauvres enfants abandonnés: vêtements et nourriture, travail et délassement, éducation et instruction.

Les orphelins, presque tous d'origine anglaise, ne comprennent et ne parlent que l'anglais. Or, les religieuses ne connaissent que le français. Seuls le Révérend Père Bruck, fondateur de cet orphelinat, et quelques-uns des frères Oblats au service des orphelins, parlent les deux langues.

Les classes doivent se faire en anglais; or la nouvelle Supérieure qui cumule entre autres fonctions celle de maîtresse de classe, ne connaît que très peu cette langue, n'ayant eu guère l'occasion de la pratiquer. Cependant Mère Ste-Adélaïde n'est pas de nature à reculer devant les difficultés, elle accepte sa nouvelle charge avec une entière soumission à ses supérieures et avec une pleine confiance en Dieu, tout en se proposant d'accomplir sa tâche de son mieux.

Afin de se mettre à même de bien enseigner l'anglais, elle se fera écolière chez les Dames de Sion. Celles-ci ont une école et un pensionnat florissants dans la ville. Chaque jour, par beau ou mauvais temps, hiver comme été, dans la neige jusqu'aux genoux ou clapotant dans la boue, notre Mère Ste-Adélaïde va trouver la bonne Mère Hilda de Sion. Avec une simplicité d'enfant elle apprend l'art phonétique; quels soins minutieux elle apporte à préparer la leçon qu'elle devra répéter le lendemain aux petits orphelins — ainsi qu'à quelques religieuses désireuses de se rendre plus utiles à l'œuvre de l'éducation.

Mère Hilda de Sion, édifiée du surnaturel qu'apportait Mère Ste-Adélaïde dans son travail et dans ses rapports avec elle, ne parlera plus qu'avec un profond respect de notre

bonne Mère, et lui conservera un souvenir de respectueuse admiration. "Your saintly Mother", dira-t-elle, toujours, en rappelant son souvenir.

Avec tant de bonne volonté, le succès couronne les efforts de notre bonne Mère, les enfants aussi progressent, prouvant ainsi, une fois de plus, que "l'obéissance remporte des victoires".

"Mère Ste-Adélaïde réussira partout", avait dit M. l'Abbé Games. Cette parole se réalisa bien malgré les épreuves, les ennuis de tous genres qu'elle eut à souffrir pendant les trois années qu'elle passa à l'orphelinat.

Calme, silencieuse, résignée devant la souffrance, elle disait simplement: "C'est le bon Dieu qui permet tout pour notre grand bien. Adorons sa sainte Volonté. Aimons ceux qui nous font souffrir sans le savoir, et le bon Dieu saura nous garder de tout mal.

Chaque année, la petite Providence se réunissait à Saint-Louis pour la retraite annuelle. C'était des jours de grand bonheur pour chacune. Se revoir, revivre un peu, ensemble, des heures françaises, prier, chanter les beaux cantiques de la Providence. — Puis après la retraite, avant de regagner le poste assigné, se récréer joyeusement en



Couvent de Saint-Louis où Mère Sainte-Adélaïde fut supérieure de 1935 à 1937.

apportant sa part de rire, de chansons, de gaieté... tout cela faisait oublier la paille de sa couchette, et les malencontreux moustiques nocturnes qui venaient les visiter.

Pendant cette retraite de 1903, toutes les retraitantes éprouvèrent une joie plus grande encore — celle de faire ample connaissance avec Mère Ste-Adélaïde. Celle-ci priait avec tant de dévotion, qu'il suffisait de la regarder pour se recueillir aussitôt et prier avec ferveur. Mère gagna la confiance générale.

"Ce qui me frappa le plus en elle, ce fut son regard si pur, si candide; tout de suite, je me sentis à l'aise avec elle", racontait une ancienne de ce temps-là. "Je ne m'approchais jamais d'elle sans en revenir meilleure", disait une autre. "C'est une sainte âme", répétait-on de tous côté. Ce qu'il y a de certain, c'est que notre Mère édifiait grandement son entourage.

Mère St-Jean-Berchmans, la vénérée fondatrice, et Mère St-Sylvestre, qui de 1919 à 1937 devait être Supérieure Générale, consultaient fréquemment la modeste Mère Ste-Adélaïde; celle-ci, de son côté, n'entreprenait rien sans demander conseil à ses devancières.

C'est ainsi que tout au début de l'œuvre canadienne la petite Providence fut admira-

blement gouvernée par trois dévouées religieuses qui collaboraient à la même œuvre avec la même ardeur. Ne possédaient-elles pas respectivement les qualités caractéristiques de Notre Vénérable Fondateur:

"Humilité à toute épreuve";
"Courage de fer";
"Zèle de feu?"

Le nombre croissant des religieuses, la fondation de nouvelles maisons, la demande réitérée d'autres écoles catholiques dans les paroisses de la Saskatchewan, enfin de nombreux événements imprévus plaçaient alors le sage trio des Supérieures devant des problèmes qu'il fallait résoudre sans avoir le temps de les soumettre au Conseil Général de la Congrégation. La distance qui les séparait de la Maison-Mère rendait les relations très difficiles et retardait les décisions à prendre. Il devenait urgent d'ériger en province religieuse le rameau canadien. Son Excellence Mgr Pascal présenta lui-même cette requête au Conseil de la Maison-Mère qui approuva pleinement la légitime demande.

La circulaire annonçant la création de cette province nommait en même temps Mère Ste-Adélaïde comme Vicaire Provinciale; Mère St-Jean-Berchmans et Mère St-

Sylvestre devenaient ses conseillères pour diriger l'œuvre canadienne.

En choisissant Mère Ste-Adélaïde, le Conseil de la Maison-Mère répondait aux vœux de toutes celles qui étaient placées sous la juridiction de la nouvelle élue. La grande vertu de notre Mère, la confiance toute filiale qu'on lui témoignait l'avaient naturellement désignée aux Supérieures majeures pour ce poste important. L'humble Mère accepta la lourde tâche avec une grande défiance d'elle-même, mais aussi avec une soumission généreuse aux desseins de Dieu.

Chère Mère Ste-Adélaïde, Dieu dans sa prescience fera descendre sur votre long Vicariat d'abondantes bénédictions. Il vous présentera à boire le calice de la souffrance d'où vous sortirez, avec un nouvel élan, et d'où votre Providence prendra un nouvel essor. Les "fiat" qu'avec amour vous prononcerez monteront jusqu'au Cœur de Dieu. Le ciel placera sur votre chemin d'insignes bienfaiteurs aux généreux vouloirs. Ensemble vous tracerez un large et profond sillon dans le vaste champ de l'Eglise canadienne pour la gloire du Seigneur!

## VIII

### LE VICARIAT DE 1905 à 1911

C'est au printemps de 1905, au mois de mai, que Mère Ste-Adélaïde recevait l'obédience la nommant "Mère Vicaire". Son Excellence Mgr Pascal se rendit à l'orphelinat pour annoncer, lui-même, à ses Filles de la Providence l'heureuse nouvelle. Mère St-Jean-Berchmans, qui, jusque-là, avait été regardée comme la directrice principale, la Mère de la Mission canadienne, vint, exprès de St-Louis, pour offrir à celle qui devenait sa supérieure, l'hommage de son profond respect. Mère St-Sylvestre, supérieure et fondatrice de la mission de Domrémy depuis 1903, ne put hélas, assister à l'investiture de la Révérende Mère Vicaire.

La cérémonie ne fut pas longue. En ce temps de mission, les grands jours, les heures les plus graves revêtaient un cachet de simplicité sans enlever aux événements, même les plus importants, leur dignité et leur mérite.

Son Excellence réunit la petite communauté dans une chambre qui servait de salle commune et dit, tout bonnement, avec son accent très méridional : "Voilà mes petites bonnes sœurs. J'ai demandé, voyez-vous, à votre Supérieure Générale, la bonne Mère St-Antoine, de vous donner une Mère Vicaire ; eh bien, voyez-vous, vous en avez une maintenant, c'est votre Mère Supérieure, la bonne Mère Sainte-Adélaïde qui est votre Mère Vicaire, voyez-vous."

Après ce petit discours dénué d'apparat, Monseigneur causa paternellement aux Sœurs, ayant un mot pour chacune, puis il se retira.

Quelle ne fut pas l'édification de la petite communauté encore réunie, de voir humblement la Mère fondatrice, Mère St-Jean-Berchmans, solliciter une permission à la nouvelle Mère Vicaire, toute confuse de sa nouvelle charge.

Cette même année ramenait de l'Ecole Normale, Mère St-Benjamin, Mère St-Victor et Mère St-Alain. Cette dernière, peu de temps après, faisait à Dieu le sacrifice de sa vie. Elle était la première à mourir sur la terre d'exil.

Ce premier décès affligea profondément l'âme de Mère Ste-Adélaïde, d'autant plus

que la mourante sentit amèrement toute l'intensité du sacrifice. Il avait fallu à Mère bien des heures de prières pour amener avec des paroles de bonté, la résignation dans cette âme en face de la mort. "Dire que je n'ai encore rien fait pour la Congrégation qui m'a tout donné", répétait la malade. Mère Ste-Adélaïde parlait avec tant de douceur de la bonté miséricordieuse du bon Dieu, des moyens que ce bon Père possède pour suppléer au bien que nous ne pouvons faire, que la malade acceptant son sacrifice, était heureuse de mourir.

A l'été de cette même année, les deux fondations de Howell (aujourd'hui Prud'homme) et de Bonne Madone furent décidées. Mère St-Benjamin prit la direction de l'école de Bonne Madone. Mais cette fondation ne devait durer que quelques années. Différentes circonstances obligèrent les religieuses à se retirer pour fournir à l'école de Howell un meilleur appui.

M. l'abbé Bourdel, fondateur de la paroisse de Howell, après bien des instances auprès de Son Exc. Mgr Pascal, obtint la permission d'ouvrir une école dans sa paroisse. C'est avec joie qu'il accueillit les Filles de la Providence pour lesquelles il fut toujours un Père dévoué et généreux. Mère

Ste-Adélaïde remercia souvent le Seigneur d'avoir placé sur son chemin ce si digne et dévoué prêtre qui collaborait avec tant d'ardeur au développement de nos œuvres.

Comme on le voit, l'année 1905 inaugura une ère de prospérité pour la Providence. Notre Mère Vicaire se réjouissait; il y avait bien de temps à autre quelques difficultés, mais sa confiance inébranlable en la bonté de Dieu dissipait toutes les craintes. "Ayons confiance en Dieu, ne cessait-elle de répéter. Soyons saintes, Dieu nous voit, Il sait tout, Il peut tout et Il nous aime."

Une fois pourtant sa confiance fut soumise à une rude épreuve. Ses sœurs obtinrent la permission de Mère St-Jean-Berchmans d'offrir à la bonne Mère Vicaire pour cadeau de fête les photographies agrandies de notre Vénérable Père de la Mennais et de nos Mères Fondatrices de France. C'était un secret qu'il fallait bien garder, mais qui occasionnait plus d'un aparté et de fréquentes sorties. La bonne Mère au cœur si rempli de charité et qui ne se doutait de rien avoua plus tard combien elle souffrit des heures de cruelle souffrance. Silencieusement, elle pleurait à la chapelle, le soir dans sa chambre elle pleurait encore. Oh! que c'est dur de douter de ceux qu'on aime! Ses sœurs seraient-elles si

mécontentes de son gouvernement que... Comment expliquer ces conciliabules qu'elle surprenait si souvent, et ces sorties que sous un prétexte quelconque il fallait permettre? Oh! qu'il est dur de douter!

Un jour, n'y tenant plus, elle appelle chez elle une de ses sœurs, et lui dit: "Ma sœur, que faites-vous donc toutes? Que signifie ces sorties? J'arrive de la ville avec ma sœur X, et voici qu'elle me demande à nouveau d'y retourner avec vous... Est-ce raisonnable ma petite sœur, dites?" Tout affligée et très embarrassée, la sœur dut lui laisser entendre que bientôt elle serait consolée de ce qui en ce moment brisait son pauvre cœur.

En effet, le 15 décembre, veille de sa fête, le mystère fut dévoilé. Grande fut sa joie en apercevant les belles photographies que ses sœurs lui offraient. "Pauvre moi! dit-elle alors, quand je pense que je me suis chagrinée de tant de pourparlers dans l'ombre. C'était pour me préparer cette belle surprise que vous parliez tout bas! Plus jamais je ne me permettrai de juger sur les apparences."

Il y eut aussi l'épreuve de la maladie. Un jour on ramena à l'orphelinat Mère Marie du Rosaire, qui partie en promenade dans les bois avec les élèves, tomba frappée de la

paralysie dont elle ne devait pas guérir. Elle traîna pendant plusieurs années son état pitoyable, ne pouvant à peine ni se mouvoir, ni parler. Mère Ste-Adélaïde souffrit beaucoup de voir l'état de cette chère fille. Mais elle se résignait comme toujours devant la volonté du bon Maître qui lui enlevait un sujet apte à rendre de grands services.

En visitant ses diverses fondations, Mère constata avec joie que les Sœurs donnaient à l'extension du règne de Dieu le meilleur d'elles-mêmes, leur cœur, leur âme, dans la paix et la joie. Elle vit donc arriver la nouvelle année avec un regain d'espoir dans l'avenir.

Hélas, 1906 ménageait encore à la bonne Mère et à l'œuvre qui lui était si chère, une bien lourde croix.

Pendant la retraite annuelle, des religieuses du Nouveau-Brunswick arrivaient à Prince-Albert pour prendre la direction de l'orphelinat. Avertie de ce qui se passait, Mère Vicaire se hâta de faire transporter en un lieu provisoire le peu qui leur appartenait et s'occupa de chercher une nouvelle place pour les Sœurs.

Les Révérends Pères Bénédictins de Muenster se présentèrent. Quatre religieuses

partirent à Muenster. Là, elles furent chargées du ménage — de la cuisine, du blanchissage. Les autres allèrent à Bonne-Madone, à St-Louis et à Howell.

Quant à Mère Vicaire, résignée dans la croix, elle se retirait à Howell. Calme et confiante, elle priait le bon Dieu de venir au secours de sa Providence si éprouvée.

## IX

### L'ATTENTE

"Tout tourne au bien de celui qui aime Dieu." Cette pensée revint souvent à l'esprit et sur les lèvres de Mère Ste-Adélaïde pendant les cinq mois qu'elle passa à Howell, après avoir quitté l'orphelinat. L'épreuve en la brisant, ne l'abattit pas. Sa foi en la miséricordieuse bonté de Jésus, était trop vive pour cela. Elle se plongeait avec confiance dans la prière et attendait en paix les secours divins. Par ses paroles et par ses exemples, elle soutenait le courage de ses sœurs, les consolait dans leurs peines, partageait les travaux de celles-ci et entretenait avec celles-là une maternelle correspondance.

L'esprit d'abnégation de la Mère Vicaire était si complet qu'il forçait l'admiration de ceux-là même qui dans cette épreuve furent les instruments de Dieu. Ceux-ci adressèrent bien des louanges à sa douceur, à sa tendre charité. Chaque année ils la ver-

ront verser dans la main tendue en faveur de l'orphelinat, la généreuse obole de celle qui oublie et pardonne.

Depuis le dernier voyage de France (1906) les sœurs étaient au nombre de trente-trois religieuses, placées dans cinq missions dont deux uniquement consacrées au service des prêtres. L'intérêt que Mère Vicaire portait à chacune de ses maisons, à chacune de ses filles en particulier, était si grand qu'elle oubliait sa propre personne pour embrasser uniquement les intérêts de toutes.

Vers la fin de l'automne, la Providence divine présenta à ses chères filles un nouveau champ d'action par l'entremise du Révérend Père Bernier qui arrivait en toute hâte à Howell. Il était très pressé d'avoir des religieuses pour sa paroisse de Végreville, dans le diocèse de Mgr Legal en Alberta. Le Révérend Père Garnier, son assistant qui connaissait bien la Providence, lui avait fortement recommandé de s'adresser à la Révérende Mère Vicaire.

Vraiment, le Père Bernier fut l'envoyé de Dieu à cette heure critique; aussi, malgré le peu de ressources disponibles pour aller si loin commencer une nouvelle fondation et la pénurie des maîtresses diplômées, la fondation de Végreville est acceptée. Les Révérends

Pères se chargent d'être la Providence de la Providence. Les religieuses logeront dans leur presbytère à demi construit; eux trouveront bien un petit coin, dans la sacristie, et dans une grainerie, jusqu'à ce qu'on ait pu construire un couvent convenable. La charité industrieuse de ces deux bons religieux arrivera toujours à point, de sorte que sans ressources aucunes les Fondatrices de Végreville ne manqueront jamais du nécessaire.

Les Révérends Pères désirent voir les religieuses arriver à Végreville avant le 13 décembre, car le 15, Son Excellence Mgr Legal doit venir bénir la nouvelle église. Il n'y a donc pas de temps à perdre.

Mère Ste-Adélaïde part immédiatement à St-Louis chercher ses deux compagnes désignées pour la nouvelle fondation. De Saint-Louis à Prince-Albert, la correspondance des trains offrait alors de grandes difficultés. Il fallait la plupart du temps profiter des occasions offertes par les fermiers pour faire le voyage sur leurs gros wagons chargés, soit de blé, de foin ou de pommes de terre. Le trajet de Mère, effectué au commencement de décembre fut particulièrement long. Une neige fine fouettait le visage, un froid piquant coupait la respiration. Sept heures durant, les voyageuses vont contre la rafale. Dans

les côtes aux passages glissants, elles doivent descendre et tâcher de retenir la voiture.

Tant bien que mal elles arrivent à Prince-Albert à la nuit tombante, harassées de fatigue, affamées aussi; il faisait bien trop froid pour s'arrêter à manger. Sœur St-Léonard, emmitouflée sous de grosses couvertures au fond de la voiture, en sut quelque chose.

Le lendemain, ce sont les adieux à Son Excellence Mgr Pascal. Ce bon Evêque ne les encourage pas du tout à s'éloigner du diocèse: *"Mes pauvres petites sœurs, voyez-vous, vous allez vous perdre dans les plaines pelées de l'Alberta! Il n'y a que des protestants dans ces parages. Je crois, voyez-vous, qu'il serait mieux de rester dans la Saskatchewan."*

Mère Ste-Adélaïde aurait pu lui répondre comme autrefois Monsieur de Maisonneuve au Gouverneur de Québec qui le dissuadait de se rendre à Montréal sous prétexte qu'il n'y avait par là que des Iroquois: "Quand même tous les brins d'herbe de l'Alberta seraient changés en protestants, mon devoir est d'aller ouvrir une fondation à Végreville et j'irai."

Si Mère ne parla pas ainsi, elle n'en agit pas moins comme le courageux Fondateur de Ville-Marie.

Le soir de ce même jour, elles sont de retour à Howell. Dix heures, ce n'est pas une heure pour arriver! Tout dort sur la "butte". Au couvent, on ne les attend plus. En ce temps-là les portes restaient ouvertes la nuit comme le jour, aussi les voyageuses purent surprendre à loisir la communauté endormie. Ce n'est pas la seule fois que Mère Vicaire arrivera ainsi pour surprendre à une heure impossible une maisonnée bien contente de la recevoir.

Deux jours après Mère Ste-Adélaïde partit à Muenster pour visiter ses sœurs avant son départ pour Végreville. Il est quatre heures et demie du matin quand les sœurs, à peine éveillées, entendent grimper à l'échelle qui conduisait à leur chambre. "Vivent Jésus et Marie dans nos cœurs!" dit une voix qu'elles reconnaissent pour être celle de leur Mère Vicaire. "Jamais de la vie!" répond l'une d'elles devant cette surprise matinale. Cette unique visite de Mère à Muenster débuta comme on le pense par un joyeux éclat de rire.

Il faut avoir goûté au grand bonheur que procurait une visite de Mère Ste-Adélaïde pour comprendre avec quelle impatience on l'attendait, avec quelle joie on la recevait! Elle avait un baume pour toutes les blessures,

une consolation pour toutes les peines, une solution pour toutes les difficultés. Quand elle quittait, le souvenir de son passage faisait converger vers un point unique toutes les énergies — l'Amour de Dieu.

Les nouveaux centres échelonnés de douze à quinze milles de distance, le long du C.N.R. n'avaient pas de gare. Les voyageurs attendaient longtemps et, souvent, manquaient le passage du train. C'est ce qui arriva à Muenster. Le Révérend Père Abbé avait dit: "Ma bonne Mère Vicaire, allez vous reposer, le train ne passera pas avant la nuit, et nous irons vous conduire". A peine était-elle couchée que le fameux train passait et filait rapidement vers l'Ouest. Force lui fut de ne partir que le jour suivant. Mère St-Germain et ses compagnes n'étaient pas fâchées de l'heureux contretemps.

Mère Ste-Adélaïde ne s'arrêta à Howell que le temps de faire les derniers préparatifs. Malgré la fatigue qu'elle accumulait depuis huit jours, elle partit deux jours après, pour Végreville.

Après un petit déjeuner à deux heures du matin, elle se rend à l'hôtel de l'endroit avec ses deux compagnes. Le train était dû à trois heures. Les sœurs attendent mais en vain. A

midi, elles doivent remonter au couvent, situé sur une butte, pour prendre leur repas. Grande surprise chez les autres religieuses qui croyaient les voyageuses déjà loin. Toute l'après-midi se passe encore dans l'attente du fameux train qui ne vient pas. Fatiguées d'inspecter l'horizon à travers la fenêtre aux vitres fleuries de givre, elles remontent encore sur la butte pour souper et dormir un peu. Ce n'est qu'au milieu de la nuit qu'on vint leur annoncer l'arrivée du train.

En un instant les voyageuses sont sur pied. Elles s'habillent en vitesse, quittes à soigner le détail de leur toilette dans le train. L'important est de ne pas le manquer. Dans leur précipitation, l'une d'elles trébuche dans la neige, perd son châle, et perd aussi du temps pour le retrouver. Essoufflées, transies de froid, elles arrivent quand même à temps. Enfin, elles prennent place dans leur wagon; elles vont pouvoir compléter leur toilette, se remettre de leur alerte et dormir aussi, car elles ne doivent arriver à Végreville que le lendemain 13 décembre à une heure de l'après-midi.

# X

## VEGREVILLE
## 1906-1923

La Très Révérende Mère St-François de Sales, alors Supérieure Générale de la Congrégation, écrivant à Mère Ste-Adélaïde, lui dit le bonheur qu'elle avait de voir la Providence canadienne s'étendre jusqu'en Alberta, mais elle ajoutait: "Vous allez à Végreville, soyez bien persuadée que vous n'y resterez pas."

Mère Ste-Adélaïde y resta 17 ans, de 1906 à 1923; elle y revint en juillet 1937, mais cette fois pour prendre son vol vers le ciel.

Que de travaux elle a accomplis pendant ce laps de temps! Années pleines, fécondes en bonnes œuvres, fruits de son union intime avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. La prière et la sainteté de sa vie sont le secret du fructueux apostolat qu'elle exerce. Elle élargit et rend plus fécond le sillon commencé. La chère Providence voit avec fierté la semence

jetée à pleines mains, lever, grandir, et promettre une abondante moisson pour l'avenir. Mère Ste-Adélaïde fait sienne cette parole de l'Apôtre: "Pour moi, je me dépenserai bien volontiers pour vos âmes." Sans compter, elle se donne aux œuvres extérieures qui la réclament. Mais elle garde au milieu des travaux multiples la sainte présence de Dieu qui la rend tout attentive aux besoins des âmes qu'elle dirige.

Elle arrive à Végreville le 13 décembre, 1906. Au début de 1907, elle ouvre dans une des chambres de sa maison d'emprunt, l'Ecole Séparée. Elle n'a pas de religieuse diplômée; qu'à cela ne tienne -— une demoiselle catholique, qui enseigne à l'Ecole Publique, se dévouera désormais à l'école des Religieuses. Ce fut Miss Anna Doyle, qui après avoir enseigné quelques mois chez les Sœurs, gagnée par la charité de Mère Ste-Adélaïde, demandera la faveur de servir sous la bannière de la Providence, et deviendra la première novice canadienne.

Au printemps de cette même année, la bonne Mère entreprend la construction d'un pensionnat. Grâce à l'inlassable dévouement des Révérends Pères Garnier et Bernier qui ne reculent devant aucun sacrifice, grâce aussi aux généreux parents d'une religieuse, qui,

à la prière de leur chère missionnaire mourante, envoient à la Révérende Mère Vicaire un don de plusieurs mille francs, ce qui lui permet de mener à bonne fin les travaux commencés.

Au mois de septembre, le pensionnat est prêt à recevoir religieuses, élèves pensionnaires et externes. Devant la grandeur du bâtiment, Mère éprouve un sentiment d'embarras et se demande comment on pourra arriver à meubler tous ces appartements. "Nous ne pourrons jamais habiter tout ça!" s'écrie-t-elle. . . . "C'est un détail, c'est un détail, ma Mère", répond Sœur Marie-Madeleine avec sa jovialité coutumière. Ce détail, Dieu y pourvut par l'entremise des Pères.

La scie et le rabot du "merveilleux Père Jean Garnier" enlèveront à notre bonne Mère son premier embarras: tables, chaises, bancs, bureaux, autel, armoires surgiront comme par enchantement. Le bon Père a placé son établi dans une chambre du deuxième étage et du matin au soir on l'entend scier, raboter, cogner... en chantant.

Les pensionnaires et externes arrivent si nombreux qu'il faut aménager une deuxième classe, engager une deuxième maîtresse. C'est alors que Mère doit avoir recours aux Sœurs

de la Saskatchewan. Mère St-Germain, Mère Ste-Marguerite et Sœur Scholastique viennent à leur aide.

A l'été de 1908, Mère Ste-Adélaïde fonde le Noviciat et devient la première Maîtresse des Novices. Deux fois par an, elle visite régulièrement les maisons de son vicariat. Dans la retraite annuelle qu'elle préside à St-Louis, berceau de la Providence au Canada, elle rencontre pour une troisième fois toutes les Sœurs de la Saskatchewan.

Parfois aussi ce sont des appels urgents qui nécessitent sa présence auprès des Sœurs malades ou mourantes. Mère Ste-Adélaïde accourt à leur chevet. Par ses ingéniosités maternelles, ses prières et ses pieux encouragements, elle adoucit leurs derniers moments, reçoit leurs dernières paroles et ferment leurs yeux. Elle se réserve encore le devoir d'annoncer aux parents la pénible nouvelle en y ajoutant les mots qui consolent.

Est-ce une grave difficulté qui survient au sujet des maisons, et qui réclame la réunion du Conseil? Sans hésiter, Mère Ste-Adélaïde reprend la route. Est-ce encore l'heureuse arrivée des voyageuses, renfort de missionnaires envoyées de la lointaine Maison-Mère? La bonne Mère sera à Prince-Albert pour les recevoir, pour leur montrer dès la première

heure combien son cœur les aime. Quelquefois, elle devancera leur arrivée et se fera un plaisir d'aller les rencontrer sur le train à quelques gares plus loin. On se souvient de la joie vive et des larmes qui montaient aux yeux des arrivantes en apercevant tout à coup dans le train, le costume des Filles de la Providence! Délicatesse exquise de la bonne Mère Ste-Adélaïde que n'oublieront pas les voyageuses!

En 1912, le Conseil Général de la Congrégation nomme Mère St-Sylvestre au poste du vicariat. C'est avec joie que Mère Ste-Adélaïde apprend cette nomination. Elle est déchargée d'une lourde responsabilité, bien qu'elle reste encore Supérieure de Végreville et Conseillère de la Maison Vicariale. La confiance qu'elle s'est acquise demandera encore, de son grand cœur, un dévouement sans précédent.

L'œuvre de Végreville prospère si bien qu'il faut songer à de nouvelles constructions. Cette fois, c'est la commission scolaire qui vint en aide aux religieuses en bâtissant une magnifique école, claire, spacieuse, où quatre religieuses enseignent aux nombreux enfants qui s'y présentent. Le pensionnat, à son tour, se voit aussi dans la nécessité de refuser des élèves, faute de place. Mère Ste-Adélaïde fera construire en 1919 une aile contiguë au

premier bâtiment. Novices et pensionnaires la remplissent bientôt de gaieté et de prières.

Végreville est donc devenu une fondation assez importante; quinze religieuses, sans compter les novices, s'y emploient aux soins de l'éducation, soit à l'école, soit à l'étude de leurs futures fonctions d'éducatrices. Le zèle de Mère Ste-Adélaïde n'est plus à l'étroit; mais là ne se borne pas son action. Elle est l'âme de la maison. Son œil vigilant voit à tous les besoins. Mère se multiplie pour aider aux sœurs déjà surchargées. Elle enseigne le français, le catéchisme, s'occupe aussi de la formation des novices. Dans les loisirs que lui laisse sa volumineuse correspondance, elle trouve le moyen de faire sa large quote-part dans les travaux communs où elle choisit la besogne la plus rude, l'outil le plus lourd. Elle travaille sans bruit, dans un visible recueillement, édifiant ses compagnes par son esprit d'obéissance et sa prompte soumission à la maîtresse d'emploi qui dirige les travaux.

Lorsque Mère St-Sylvestre fut élue Supérieure Générale en 1919, un de ses premiers actes fut de redonner à la province canadienne son ancienne Mère Vicaire, à la grande satisfaction de toutes celles qui avaient appris à l'apprécier.

Lentement, mais sûrement le noviciat s'édifie. Les religieuses reçoivent avec joie de nouvelles recrues. Quinze jeunes Canadiennes partagent l'humble vie des Filles de la Providence, et à l'exemple de leurs aînées travaillent à leur propre sanctification, en se dévouant aussi avec zèle au second but de la Congrégation: l'éducation chrétienne de la jeunesse.

Le développement des trois pensionnats de St-Louis, de Howell et de Végreville augmente considérablement la tâche confiée à la Révérende Mère Vicaire. Pour la soulager, une aide précieuse lui est donnée dans la personne de Mère St-Roch qui est nommée supérieure de Végreville en 1920. Mère St-Benjamin, supérieure à St-Louis, devient conseillère provinciale. La responsabilité repose de nouveau sur un choix de Supérieures entièrement dévouées à l'œuvre canadienne.

Ce second terme vicarial qui ne se terminera qu'en 1935 ouvre la période des grandes constructions et des nouvelles fondations:

En 1920, le cher "Vieux St-Louis", si riche en héroïques souvenirs qu'on ne peut faire un pas sans les frôler, devient trop étroit... et trop ancien. Il disparaît pour



Le couvent de Prud'homme. — Maison Provinciale et Noviciat.

faire place à un nouveau bâtiment pouvant recevoir une centaine de pensionnaires.

Le personnel du couvent de Howell (aujourd'hui Prud'homme) se voit à son tour dans l'obligation de plier bagage. Il descend de son promontoire en 1921 pour venir habiter le beau pensionnat construit au bas de la "butte".

La Révérende Mère Vicaire quitte alors Végreville en 1923 et vient s'établir à Prud'-homme, lieu choisi pour maison provinciale, où le Noviciat y est aussi transféré.

A partir de cette année, les Filles de la Providence prennent possession des écoles de Vonda en 1923; St-Brieux et Viscount en 1924. La fondation de Domrémy, fermée depuis 1916, est ré-ouverte en 1928; Saint-Front est fondé en 1933 et Périgord en 1935. Le bien se fait à la jeunesse confiée aux sœurs, mais qui dira les fatigues, les peines, les incessantes inquiétudes que ces entreprises coûtèrent à la bonne Mère: démarches délicates, courses pressées, rendez-vous longs et coûteux, questions épineuses à résoudre?

Elle gardait pour elle seule le poids de ces heures sombres. Cependant, à la voir prier le regard fixé au tabernacle, à voir ses yeux cernés, révélateurs d'une grande fatigue, nous

lui disions: "Mère, vous avez bien des soucis?" — Non, répondait-elle, non, comme ci, comme ça, puis elle ajoutait tout aussitôt: "Prions, ayons confiance — Dieu viendra à notre secours".

A côté de ses embarras d'affaires, nombreuses furent aussi les heures d'intense souffrance qui affligèrent le cœur de notre Mère. Epreuves des longues maladies... des surprenants décès... celles-là la font se pencher avec une tendre sollicitude sur la souffrance de ses chères malades, celles-ci creusent un douloureux sillon dans son cœur maternel.

Dieu qui s'y entend à forger une âme ne lui ménagea pas, non plus, les égoïstes contradictions, les soupçons injustes, voire même les ingratitudes de personnes qu'elle obligeait, et les malentendus de toutes sortes. Le tact et la délicatesse du cœur de Mère Ste-Adélaïde subissaient de rudes coups. Mais avec son abandon coutumier, elle s'inclinait devant la Providence divine qui lui envoyait ces croix.

XI

## PRUD'HOMME
## 1923-1935

### I. Sa Vie Intérieure

Laissons de côté les soucis de la vie active que Mère Ste-Adélaïde mènera à Prud'homme comme à Végreville. Le noviciat dont elle a la charge prospère bien. Les jeunes filles qui lui sont confiées ont sous leurs yeux un vivant exemple de la règle qu'elles étudient et qu'elles doivent mettre en pratique. Mère Ste-Adélaïde depuis longtemps a acquis cette maîtrise d'elle-même, dont le souvenir fait encore l'admiration de ses contemporaines. On aime à se rappeler la grande discrétion dont elle usait dans ses rapports avec le prochain et l'accueil toujours plein de bonté avec lequel elle le recevait. Malgré les nombreuses occupations que nécessairement, elle devait accumuler à cette époque-là, on ne la voyait jamais affairée ni empressée. Qui n'a pas été frappé de la démarche grave, recueillie de notre bonne Mère, au point qu'on était tout

de suite porté à l'imiter et à se souvenir en la voyant de la présence de Dieu. Sa manière de saluer lorsqu'elle rencontrait l'une de ses sœurs montrait le respect profond qu'elle portait aux Epouses de Jésus-Christ. On respirait autour d'elle le calme, la douceur, la patience. Elle vivait cachée en Dieu; c'est dans cette union qu'elle puisait la source des vertus qui la caractérisaient. Que d'exemples édifiants nous pourrions citer sur son humilité, car elle excellait, ainsi que nous l'avons déjà dit, à rechercher toujours dans les travaux communs les choses basses et petites. N'a-t-elle pas fait sienne la parole de Notre-Seigneur: "Je suis au milieu de vous comme un serviteur" ?

Elle écrivait au cours de la retraite annuelle de 1911: "C'est dans mes exercices de piété, régulièrement bien faits, que je me remplirai de l'Esprit de Notre-Seigneur, pour Le répandre sur les âmes et ne plus penser, parler et agir que par Lui, en Lui." Ne plus penser, ne plus parler, ne plus agir que par Jésus et en Jésus: c'est là tout le programme de vie intérieure intense qui la rapproche toujours plus de Dieu, et lui donne de Le rayonner.

Cette vie intérieure qu'elle s'appliquait à acquérir, elle l'enseignait à ses sœurs:

"La vie en Dieu et pour Dieu nous fera "trouver le bonheur, même dès cette vie. Si "c'est Dieu que nous cherchons, son bon plai- "sir, sa gloire, nous Le trouverons. Si au "contraire nous nous recherchons nous- "mêmes, ou les créatures, la satisfaction de "notre amour-propre, de nos aises, nous se- "rons malheureuses même ici-bas, car il nous "manquera toujours quelque chose; nous "n'arriverons jamais à plaire à tout le monde, "et si par impossible nous y parvenions, nous "serions encore malheureuses car notre *cœur* "est fait pour Dieu et Dieu seul peut le "satisfaire. Pratiquons donc la vie intérieure; "Jésus est la vigne, nous sommes les branches "— restons-Lui unies. Inculquons la pratique "de cette vie intérieure chez nos enfants, par "notre enseignement, notre exemple et nos "prières."

Les extraits suivants tirés de sa correspondance ou de ses notes spirituelles indiquent son désir ardent de pratiquer la vie intérieure:

"Je veux voir ma vie en Dieu. Cette vie m'a été donnée pour procurer la Gloire de Dieu, et pour le consoler des outrages reçus de la part des pécheurs. Nous ne devons pas avoir d'autre but en vue que celui-là:

Le glorifier, Lui faire plaisir;
Le consoler, Lui faire honneur."

"Faire plaisir à Dieu, Le consoler, c'est si facile; pour cela sachons profiter de la grâce du moment. Elle sera pour nous le gage du salut. Il faut nous rappeler ce qu'elle a été pour tant d'âmes dont nous connaissons la vie. Pour en avoir profité combien de pécheurs se sont convertis, et pour y avoir été infidèles beaucoup se sont perdus. Soyons fidèles à faire en toutes choses la volonté de Dieu."

"Dieu nous a créés dans un but tout particulier et nous a préparé une place au ciel qui correspond aux plans de la Providence pour nous sur la terre. Ceci est vrai de chacune de nous. Oh! remercions-Le bien et abandonnons-nous à sa conduite avec confiance et docilité. Laissons-Le faire. Soyons des saintes, il n'y a que cela qui compte."

"Nous sommes sous le regard de Dieu, et en sa compagnie. Quel bonheur est le nôtre! Vivons donc pour Lui, avec Lui."

"O mon Dieu je veux vous aimer. O mon Dieu je vous aime. Je voudrais vous aimer bien davantage."

"O mon Jésus, je veux vous être bien unie, je veux être constamment en votre présence;

je veux faire toutes mes actions en vue de vous plaire. Faites-moi donc connaître à tout instant votre volonté et donnez-moi le courage et la force de l'accomplir. (16 juillet, 1911)

"Je me poserai souvent cette question: — Mon Jésus, est-ce que cela vous ferait plaisir que je fasse ceci ou cela, ou aimez-vous mieux que je m'en abstienne?" (Ecouter la réponse au fond de mon cœur et agir en conséquence.) — (1911)

"Je me remettrai souvent en votre sainte Présence, ô mon Dieu. Je veux être vôtre, je veux vous aimer; inspirez-moi mes résolutions et donnez-moi le courage de les accomplir ensuite chaque jour de ma vie. Donnez-moi de purifier mon intention et de la diriger vers Vous, mon Dieu, le matin et plusieurs fois dans la journée." — (13 juillet, 1912)

"Je veux être tout à vous, ô mon Dieu, je me remets entre vos mains, comme un instrument entre les mains de l'ouvrier, comme une victime entre les mains du sacrificateur, pourvu que vous fassiez de moi tout ce qu'il vous plaira."

"Aimer Dieu et souffrir pour Lui tout ce qu'il Lui plaira, tel doit être le résultat de ma retraite. Faire tout par amour, pour Lui

plaire, me tenir habituellement en la présence de Dieu. — (6 août, 1913)

"Je veux m'appliquer à purifier mon intention, me proposer en toutes choses de plaire à Dieu. Marie, ma bonne Mère, aidez-moi à être fidèle, bénissez mes résolutions, je veux à tout prix devenir une sainte religieuse." — (27 août, 1914)

"O Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous, je veux vous aimer; je veux que vous régniez dans mon cœur et dans les cœurs de mes sœurs et de nos enfants. Donnez-moi donc, s'il vous plaît la grâce de faire ce que vous demandez, et demandez-moi ensuite ce que vous voudrez." — (juillet, 1916)

"Pour être plus unie à Dieu, m'appliquer à bien faire tous mes exercices de piété, pour cela, avoir soin de me rappeler la présence de Dieu avant de les commencer." — (août, 1917)

"Dieu en tout — Dieu avant tout — Dieu partout. Que m'importe ce que l'on pense de moi, pourvu que Dieu soit content — Dieu seul me jugera; donc orienter ma vie de manière à faire plaisir au bon Dieu. — (1918)

"Cette retraite doit être pour moi le point de départ d'une vie plus intime avec Dieu et

entièrement dévouée à sa Gloire et au bien des âmes. O Marie, ma bonne Mère, aidez-moi à toujours faire le bon plaisir de Dieu, de votre divin Fils Jésus." — (août, 1919)

"Je sens, ô Jésus, que vous me demandez de mener une vie intérieure plus intense et d'aider mes sœurs à faire de même. Je veux répondre à votre désir, mais je suis bien faible, bien lâche, bien inconstante; aidez-moi, je vous en conjure. Agissez en moi et par moi comme il vous plaira. Ne me laissez aucune liberté d'agir autrement que selon le désir de votre divin Cœur. O Marie, ma bonne Mère, gardez-moi dans le Cœur de votre Divin Fils." — (17 mai, 1924)

II. **Son Esprit de Prière**

Quel élan d'Amour! Quelle volonté constante de vivre toujours plus et toujours mieux de la vie de Dieu! Nous pourrions ainsi continuer les citations d'année en année et nous constaterions toujours ce désir ardent d'être par Dieu, en Dieu, une vraie religieuse, une sainte coûte que coûte. Nous verrions aussi que selon la recommandation de nos Saintes Règles elle avait constamment recours à Dieu par la prière.

Elle estimait beaucoup les exercices de piété recommandés par la règle. Chaque mois

elle renouvelait la résolution de ne les jamais manquer. Elle s'appliquait surtout à bien faire son oraison. Que de belles paroles ne nous a-t-elle pas dites, maintes et maintes fois, sur la nécessité, l'avantage, les moyens de bien faire oraison. Mère était une âme priante; aussi son influence sur les âmes était visible.

Un bon et saint prêtre qui vécut pendant plusieurs années dans la paroisse où Mère Ste-Adélaïde était supérieure du couvent nous dit avoir éprouvé bien souvent les effets de la prière de la bonne Mère. "Je me suis trouvé dans de graves embarras matériels, dans des impasses morales plus graves encore; la pensée que la bonne Mère priait pour moi m'aidait aussitôt à reprendre courage. Les difficultés s'aplanissaient — les inquiétudes faisaient place à une douce paix... Mère Ste-Adélaïde avait prié !..." Le même dit encore: "Lorsque après la messe elle récitait les prières d'usage d'actions de grâces, je me sentais ému à l'entendre prier avec tant de confiance, de ferveur; on eut dit qu'elle voyait le bon Dieu là devant elle. Instinctivement je m'unissais à elle."

"La charité de Mère la portait à prier pour ses sœurs en peine; c'est ainsi qu'à deux fois différentes, j'ai été sensiblement soulagée

après avoir confié à Mère Ste-Adélaïde l'objet de mes difficultés, écrit une religieuse, j'en ai conservé un très vif souvenir."

Une fois, au moment de la construction du nouveau couvent de Végreville, les ouvriers se mettent en grève et abandonnent tout travail, de bonne heure l'après-midi. Le lendemain, plusieurs manquent à l'appel, et ceux qui sont revenus sont là, les bras croisés, les sourcils froncés. Le contremaître n'y peut rien. Mère Ste-Adélaïde, mise au courant de ce qui se passe, prie. Puis elle se rend auprès des ouvriers, elle leur parle avec tant de charité et de bonté que sans plus insister, après avoir fait connaître à la bonne Mère le sujet de leur mécontentement, ils se remettent d'arrache-pied à leur besogne.

Celles d'entre nous qui ont vécu près d'elle savent, également, quel attrait irrésistible elle exerçait sur ceux qui la voyaient ou l'entendaient prier.

### III. L'Apostolat de son Exemple, de sa Charité.

Son exemple avait une grande influence sur les sœurs, les enfants et tous ceux qui l'approchaient. Elle donnait Dieu aux âmes, et les âmes à Dieu. "Travaillons au salut des âmes, nous disait-elle souvent, par la bonne édification, l'extérieur recueilli. Soyons

calmes, aimables, charitables, toujours prêtes à rendre service, quand nous le pouvons sans manquer à notre devoir; faisons-le surtout pour plaire à Dieu que nous voyons dans notre prochain."

"Nous n'avons pas toutes l'occasion d'employer l'apostolat de la parole, cependant toutes nous pouvons tous les jours, à chaque instant du jour, pratiquer l'apostolat de la prière et du bon exemple. C'est ce que faisait la Sainte Vierge... qui n'a jamais prêché, et qui a cependant tant contribué à la rédemption du genre humain, puisqu'elle a mérité le titre de "Reine des Apôtres". C'est ce qu'a fait à son exemple, Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus qui a été nommée la patronne des missions. Nous pouvons nous aussi être apôtres. Notre-Seigneur attend cela de nous, ses épouses. Soyons heureuses de Lui procurer ce plaisir et de Lui gagner ces âmes qu'Il aime tant et pour lesquelles Il a tant souffert."

Si persuasives qu'étaient ses paroles, le rayonnement de ses vertus constituait une plus pressante invitation à l'apostolat.

Les Sauvages de l'Ouest avaient surnommé le Père Lacombe "L'homme au bon cœur" parce que ce missionnaire ne les avait jamais

trompés; il les aimait, ne leur faisait que du bien. Mère Ste-Adélaïde qui aimait d'un grand amour toutes les âmes, images de Dieu, — âmes de sœurs, âmes d'enfants, âmes de prêtres, âmes faibles et languissantes, âmes fortes et agissantes — mérite aussi d'être appelée "La Religieuse au bon cœur."

La charité qu'elle ne cessait de recommander dans ses exhortations motivait toutes ses paroles et tous ses actes. Ecoutons-la encore:

"Aimons beaucoup le bon Dieu. Aimons-nous, soyons unies dans une grande charité. Soyons réellement et montrons-nous toujours de bonnes, de vraies, de saintes religieuses. A cette condition seulement, le bon Dieu nous bénira et rendra notre ministère fructueux auprès des âmes."

"Il y a beaucoup de bonne volonté pour se donner, s'entr'aider, se rendre service. J'en suis heureuse, je ne puis que vous encourager à continuer ainsi."

"Aimons-nous les unes les autres, mes sœurs, aimons-nous sincèrement malgré les petites misères que nous pouvons rencontrer dans nos sœurs, bien convaincues que si elles ont leurs défauts qui nous font souffrir, nous avons aussi les nôtres qui les font également

souffrir. Supportons-nous mutuellement par amour pour Dieu."

"Soyons toujours très polies les unes avec les autres, soyons-le tout particulièrement avec les plus anciennes, avec nos Supérieures, parce qu'elles tiennent pour nous la place de Dieu. Aimons nos enfants, respectons-les, prenons garde de les malédifier. Veillons bien sur eux; nous sommes les anges gardiens de nos enfants. Le bon Dieu nous demandera compte de l'âme de nos chers enfants. Ne les brusquons jamais — qu'ils sentent que nous les aimons. Ne nous entretenons pas ensemble des défauts de nos enfants. Ils ont besoin comme nous de leur réputation; prions, prions beaucoup pour eux."

Elle manifestait pour les malades une grande prédilection. Que de visites aux infirmeries, dès le matin avant la messe pour les "grandes malades", avant son déjeuner dans les autres cas. Sa tendresse pour les membres souffrants de Jésus ne peut être surpassée. Elle les encourageait par de pieuses paroles, accompagnées de son bon sourire.

Souvent elle s'asseyait à leur chevet et prenait plaisir à leur raconter les menus faits survenus dans la journée, puis recommandait aux malades d'offrir leurs souffrances à

Notre-Seigneur aux intentions de la Congrégation. Parfois, elle se faisait elle-même l'infirmière de la malade. Pendant plusieurs années elle ne cédera ce charitable office à personne. Nous l'avons vue soigner avec un dévouement maternel extraordinaire un cas de maladie particulièrement repoussante, sans montrer la moindre répugnance.

Lorsqu'après une longue maladie, un séjour coûteux à l'hôpital, la délicatesse de la convalescente exprimait le regret de tant coûter à la congrégation, ou qu'elle s'inquiétait de la somme dépensée pour son soulagement personnel, Mère répondait doucement: Ne vous inquiétez pas de cela, appliquez-vous maintenant à remercier le bon Dieu, à L'aimer de tout votre cœur". "Vous ne saurez rien de cette dépense, soyez bonne religieuse et remerciez Notre-Seigneur d'être revenue à la santé."

IV. **Son Humilité**

La charité de notre bonne Mère la portait à s'effacer devant les autres et à pratiquer l'humilité.

Dans ses notes nous retrouvons:

"Silence sur moi, sur les miens, silence sur mon passé, mon présent, mes vertus, mes

défauts, silence sur le tout et le détail de ma vie. Ce silence conduit à l'oubli de nous-mêmes... Le rien se tait, il ne fait pas de bruit, où est-il?... on ne le cherche même pas". — (mai, 1935)

N'est-ce pas en cela que nous retrouvons Mère Ste-Adélaïde? Elle ne parlait jamais d'elle-même. Elle se trouvait d'esprit et de talents inférieurs aux autres et ainsi déférait volontiers à leurs avis.

Timide par nature, il lui fallait faire un grand effort pour faire les observations qu'elle considérait devoir faire. Quelque pénibles qu'elles fussent, Mère ne manqua jamais à ce devoir de sa charge. Elle faisait taire la nature, se recueillait en Dieu, et parlait.

"Je ne compte pas sur moi, écrit-elle un jour de retraite; je suis trop faible, trop inconstante, mais je compte sur la grâce et la miséricorde infinie du bon Dieu."

"Je ne suis rien, je ne puis rien, sinon mettre obstacle au règne de Dieu dans les âmes de mes sœurs — que je voudrais cependant porter à Dieu. O Marie, ma bonne Mère, daignez suppléer à mon incapacité."

"Je ne veux pas me troubler quoi qu'il arrive, je veux accepter le sentiment de ma faiblesse, de mon impuissance, de ma pauvre-

té comme étant tout ce qu'il y a de plus propre à faire mourir en moi la nature, l'amour-propre, faire ressortir la gloire de Dieu qui veut bien se servir d'un si pauvre instrument. Je veux le supplier de suppléer à ce qui me manque, pour l'accomplissement de ses desseins, pour ma sanctification et pour celle des âmes qui me sont confiées — sœurs, novices, enfants."

"A l'exemple du vénéré Mgr Grandin, je veux me considérer comme un roseau, roseau bien faible, bien penché, mais penché sur la Croix, sur votre divin Cœur. Et là, j'espérerai, j'aurai confiance que vous m'éclairerez, que vous m'animerez de votre Amour, que vous me soutiendrez dans le combat contre moi-même, contre ma timidité, ma lâcheté, mon amour-propre."

"Je ne suis rien, mais si j'étais quelque chose, le bon Dieu ne m'aurait pas choisie pour faire son œuvre." Subissait-elle des moments d'aridité, de lassitude dans le combat spirituel, elle s'écriait: "O mon Dieu, que je suis tiède, froide! Rien ne me touche, rien ne me fait sortir de ma torpeur. Pardon, mon Jésus, pardon, ayez pitié de moi. Vous voyez combien cette âme que vous aimez est malade, guérissez-la, embrasez-la du feu de votre divin amour. Sans Vous, je ne puis rien,

absolument rien, sinon tout gâter, ô Jésus, mais avec vous je puis tout. Je crois, j'espère, j'aime.

Cette pauvre opinion d'elle-même, cette défiance, la rendait patiente, polie, douce en toute occasion. Elle ne brisait pas le roseau déjà penché, elle n'éteignait pas la mèche qui fumait encore. Jamais un indice qui pût laisser deviner qu'on était importune, toujours la même bonté affable pour celles qui la dérangeaient, ne fut-ce que pour une futilité. Aussi, quelle confiance, quelle vénération, quel respect lui témoignait-on? On allait à elle comme à une mère qu'on chérit.

Les observations qu'elle donnait étaient toujours empreintes de tant de bonté maternelle, que les coupables se déterminaient vite à revenir à de meilleurs sentiments. L'orgueil n'osa pas souvent lui résister. Sa douceur avait raison des procédés les plus malveillants. Elle agissait avec des intentions trop droites et trop pures pour admettre la ruse ou la politique, la duplicité, le mensonge — à moins de preuves très évidentes.

"Que d'animosités, de froissements, de petites vengeances sont venus se briser à ses pieds. Tout en consolant, elle savait si bien parler de Celui qui suppliait son Père céleste

de pardonner à ses bourreaux; peu à peu, elle excusait celle qui était cause plus ou moins volontaire de la souffrance occasionnée..." (réflexions d'une de ses filles)

"Un jour, raconte une jeune sœur, je m'oubliais à parler haut dans la sacristie, avec une de mes compagnes. Mère Ste-Adélaïde était à la chapelle. Sa visite finie, elle vient vers nous, fait le salut d'usage, et dit d'une voix basse: "Les Sœurs parleront bas dans les lieux voisins de la chapelle". Ayant cité ce passage de nos saintes Règles, elle se retira. L'avertissement donné avec tant de délicatesse ne pouvait que produire des fruits salutaires. C'était Dieu qui nous parlait par notre vertueuse Mère."

"On l'a vue, rapporte une autre, recevoir avec une même sérénité imperturbable la louange ou le blâme; on l'aurait crue insensible à tout si on n'eut connu l'empire absolu que la pratique constante de l'humilité lui donnait sur sa très grande sensibilité. Sa délicatesse exquise pour autrui était une preuve indéniable qu'elle sentait vivement les divers procédés des personnes avec lesquelles elle avait à traiter."

"Une seule fois, pendant les longues années que j'ai vécu près d'elle", témoigne une supérieure, "je l'ai vue tressaillir devant une opi-

niâtreté et un manque de respect. Elle fut, je le crois, plus impressionnée de la mauvaise édification que de l'affront lui-même. La voix tremblante, elle se contenta de dire: "Oh! tout de même!" Puis baissant la tête, elle poursuivit l'occupation commencée, se contentant de remettre à plus tard pour reprendre et corriger comme il convenait."

Souvent, Mère recommandait à ses filles: — "Prions beaucoup pour nos Supérieures; elles sont les représentantes de Dieu auprès de nous. Ne les blâmons pas; ne les critiquons jamais; ne leur causons pas de peines. Consolons-les plutôt par notre esprit religieux et notre obéissance."

Elle écrivait en août 1913: "Je veux voir Dieu dans mes supérieures. J'irai à elles comme à des mères, leur rendre compte de ma vie de communauté, de mes actions, de mes sentiments, difficultés, de la manière dont je remplis mes emplois, leur demandant conseil..." Le ton de voix avec lequel elle leur parlait, prouvait assez l'honneur et la vénération qu'elle leur témoignait.

Quelle édification elle donnait en la voyant agir si surnaturellement avec ses anciennes filles qui lui avaient succédé dans les charges de la congrégation. Quelques jours avant la mort de Mère Ste-Adélaïde, Mère St-Benjamin,

alors Mère Vicaire, disait en faisant allusion à la souplesse d'obéissance de la chère malade: "Il faut que je veille beaucoup sur mes paroles. Elle est si respectueuse de l'autorité qu'elle obéit tout de suite même à un simple désir de ma part."

L'honneur qu'elle témoignait aux prêtres était remarquable. Tous ceux qui eurent quelques rapports avec elle en furent profondément touchés. "Nous sentions quand elle nous parlait, qu'elle voyait le bon Dieu en nous", écrit un saint prêtre, "nous nous rappelons avec émotion la dévotion, le respect avec lequel elle nous traitait".

Les enfants eux-mêmes se sentaient pénétrés d'admiration lorsque la bonne Mère s'arrêtait à leur parler, soit pour leur témoigner de l'intérêt dans leurs petits travaux, ou pour les encourager dans les efforts qu'ils avaient faits.

Un jour, un espiègle consommé lance sa bouteille d'encre à travers la cour et casse une main de la statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Personne ne l'a vu, croit-il. Vite, il ramasse les plus gros morceaux et court les cacher chez lui. Le lendemain, on s'aperçoit de l'accident. Vif émoi! — "Qui a cassé le bras de la Sainte Vierge?" Non loin de la statue on trouve un débris de la main,

près d'un encrier brisé. On fait une enquête; personne n'avoue. Pourtant si on pouvait retrouver la grosse partie de la main, on pourrait réparer l'accident. Jours et semaines se passent ainsi. Mère Ste-Adélaïde s'afflige de ce que celui qu'on soupçonne s'obstine à nier effrontément la vérité. Les maîtresses ont tenté les unes après les autres de le faire avouer. Impossible! Mère Ste-Adélaïde se décide à le faire venir chez elle. Elle a prié pour le soi-disant coupable. Celui-ci (un grand garçon de 15 ans) après avoir longtemps hésité, désarmé devant la patiente douceur de Mère, baisse enfin la tête, avoue et sort de sa poche la main mutilée de la statue. La bonté de Mère Ste-Adélaïde l'avait vaincu.

V. **Son Esprit de Foi**

C'est par la foi en Dieu qu'elle voyait tous les événements heureux ou malheureux permis par la Volonté divine; aussi les acceptait-elle avec un calme parfait et une résignation totale, ne laissant presque jamais voir l'ombre d'une contrariété ou d'un mécontentement.

Il suffisait de l'entendre dire "ayons confiance en Dieu" pour comprendre que toute sa volonté était perdue en la Volonté de Dieu.

C'est son Esprit de Foi qui l'a faite âme obéissante. "Pour nous sanctifier, disait-elle, nous n'avons qu'à obéir; c'est bien facile pour nous religieuses — nous avons nos Saintes Règles; étudions-les, méditons-les souvent; nous avons nos Supérieures, ils nous font connaître la volonté de Dieu. Quoi de plus facile? Soyons fidèles aux plus petites choses, en vue de Dieu. Alors nous nous sanctifierons; Dieu bénira nos efforts. En obéissant, nous ne nous tromperons pas."

"Disons souvent au bon Dieu, 'Mon Dieu, je ne veux d'autre volonté que la Vôtre — Faites de moi ce qu'il Vous plaira — J'ai confiance en Vous' ". C'est par l'obéissance que nous ramassons des richesses pour le ciel, que nous nous fortifions pour de plus grands sacrifices."

Par esprit de foi encore, elle est mortifiée, toujours d'humeur égale. (Ses notes personnelles de '14 et '15 nous révèlent qu'elle se donne la discipline et porte à certains temps de l'année le cilice.) Elle jeûne au carême. A table, elle ne laisse point voir ses préférences. Tous les mets sont bons pour elle et bien préparés. Chauds ou froids, épicés ou fades, elle mange de tout avec un visible appétit, sans manifester ses goûts. Sévère pour elle-même, elle insiste cependant pour faire servir

aux sœurs de plus faible santé les adoucissements qu'elle juge nécessaires.

Sa sollicitude pour autrui est constante. Ne l'a-t-on pas trouvée cette bonne Mère, par les gros froids de l'hiver, à brouetter elle-même le charbon pour alimenter le feu des fournaises durant la nuit?

A l'automne de 1937, un an avant sa mort, elle veut encore prendre part à la récolte de pommes de terre; les deux genoux en terre, elle fouille avec tant d'ardeur, comme si elle devait ramasser toute la récolte à elle seule.

Quel oubli d'elle-même, quel renoncement! A-t-elle vraiment un corps? Le sent-elle? C'est à se le demander, tant elle en fait peu de cas.

Son esprit de pauvreté est remarquable. Elle affectionne les vêtements raccommodés, les souliers aux dures et lourdes semelles.

Elle qui s'apitoyait sur les fatigues, les peines, les souffrances des autres, et qui se faisait tendre, pour les soulager, les consoler, savait faire taire les réclamations de son cœur par un "Dieu soit béni!" lentement prononcé.

Rappelons-nous la douleur de son âme à la nouvelle de la mort de sa mère. Cependant

elle oublie sa peine pour ne s'occuper que de la grande promenade projetée pour ce jour-là. Le soir seulement elle dit un peu la souffrance que la triste missive du matin lui a apportée. N'est-ce pas là une mortification plus grande que les austérités d'une pénitence corporelle?

Une autre fois le coup de téléphone qui lui annonce la mort de Sœur Marie-Claire (Doyle), survenue à l'hôpital d'Edmonton — la frappe au cœur. C'est la première novice canadienne. Elle fondait sur elle de grandes espérances. Sa mort la place dans un grand embarras vis-à-vis de l'école; il va falloir engager une maîtresse laïque. Cependant, résignée, soumise à la volonté divine, en esprit de pénitence — car Mère s'accuse d'être la pierre d'achoppement — elle répond à la Supérieure des Sœurs Grises: "Oh! Dieu soit béni!" C'était son mot, sa parole de résignation, et son refrain de reconnaissance.

En 1914, son frère, le Révérend Père Redon, Sulpicien, vient la visiter. Quelle consolation pour le frère et la sœur de passer quelques jours ensemble. Mère était heureuse, nous le sentions par la douceur de ses actes, la modestie de sa parole. Nous sentions en elle la joie tranquille et souriante d'une âme unie et toute livrée au bon plaisir de Dieu.

Dans les plus grands embarras financiers, notre bonne Mère se faisait un strict devoir de ne jamais refuser l'aumône. Quelques religieuses lui faisaient remarquer qu'elle n'était nullement obligée dans les circonstances où la Congrégation se trouvait, de répondre à tous ces quémandeurs dont le besoin pouvait ne pas être aussi grand que le nôtre. Esquissant un sourire de bonté, la bonne Mère répondait: "Donnons, et Dieu ne nous laissera pas manquer". Elle comprenait, cette grande âme, que la charité couvre la multitude des péchés.

Nous le voyons, Mère pratiquait à un grand degré les vertus religieuses. L'œil le plus exercé avait peine à découvrir des indices extérieurs de lutte intime dans cette âme si maîtresse d'elle-même. Une fois cependant, peu de temps avant sa fin, dans une circonstance très pénible pour la nature, ses lèvres si discrètes laissèrent échapper cette parole: "Enfin, j'ai mes luttes moi aussi", laissant par là deviner que cette maîtrise d'elle-même n'était pas disposition infuse, mais bien le résultat d'un effort constant. Avait-elle des défauts? Oui, quelques faiblesses apparentes. Elle cédait un peu trop facilement à l'opinion de son entourage. Elle le sent elle-même lorsqu'elle écrit dans son journal en 1931:

"Avec votre secours, ô mon Dieu, je ne veux plus me laisser influencer par ce que j'entendrai, ou par aucun motif humain. Avant de prendre une décision, je consulterai votre Cœur dans la Communion — et tout en tenant compte des conseils que j'aurai reçus, je ne me déciderai que pour ce que je croirai le plus selon votre Volonté, le plus propre à procurer votre Gloire et le bien des âmes." D'un naturel trop confiant, elle ne soupçonnait pas assez la ruse et la malice que l'on rencontre, parfois, hélas, parmi les pauvres humains.

C'est dans la communion que notre chère Mère alimentait chaque jour le feu de son activité, de tout son dévouement, de tout son apostolat. Jamais on ne la vit manquer sa communion. Devant le tabernacle, Mère oubliait la terre pour entendre la parole de son divin Maître. Elle confiait au Sacré-Cœur tous ses désirs d'apostolat, toutes les âmes qui lui étaient chères, toutes ses entreprises.

"Vous aurez tout à faire, ô Sacré-Cœur, mais je crois à votre amour pour moi, et j'ai confiance en vous. Je vous abandonne tout, je vous confie les âmes de toutes mes sœurs. Je vous confie de même les âmes de tous nos enfants et vous supplie de faire germer parmi eux un grand nombre de vocations

ecclésiastiques et religieuses. Je vous confie les âmes de mes parents: frères, sœur — tous, tous — des parents de mes sœurs, de nos bienfaiteurs, des pauvres pécheurs, des âmes du purgatoire. Je vous confie la Sainte Eglise."

Elle s'abîmait d'humilité et d'amour devant ce grand bienfait de l'Eucharistie. Elle recommandait instamment la ferveur dans nos Communions.

"Aimons beaucoup Notre-Seigneur dans l'Eucharistie; consolons-Le pour ceux qui ne L'aiment pas... Soyons des ciboires pour donner Jésus aux âmes, des ostensoirs pour Le montrer. Le bien que nous ferons sera en proportion de notre union à la vie eucharistique de Jésus. Tout par Lui, tout avec Lui, tout en Lui."

Souvent elle nous demandait de dire cette prière après la communion: "Mon Dieu, sanctifiez-nous, multipliez-nous et que votre Règne arrive". "Mais demandons d'être sanctifiées d'abord, ajoutait-elle; autrement, ce n'est pas la peine de nous étendre".

"O Cœur Sacré de Jésus! apprenez-moi le parfait oubli de moi-même; enseignez-moi ce que je dois faire pour parvenir à la pureté de votre amour; je sens en moi une grande

volonté de vous plaire et une grande impuissance d'en venir à l'effet sans une grâce très particulière que je ne veux attendre que de vous. O Seigneur, faites en moi votre sainte Volonté; j'y mets, je le sens, bien des obstacles, mais soumettez-moi tout à vous. C'est à vous à tout faire, ô divin Cœur de Jésus! Vous seul aurez la gloire de ma sanctification, si je deviens sainte, comme je l'espère de votre miséricorde; achevez, ô Seigneur Jésus, votre ouvrage. Ainsi soit-il.

"Seigneur, je suis une aveugle, faites-moi voir; je suis une ignorante, éclairez mes ténèbres; incapable de me conduire par moimême, conduisez-moi."

Ces prières, Mère les récitait souvent, et les enseignait à ses sœurs.

Elle avait un amour filial pour la très Sainte Vierge. Elle propageait avec zèle cette dévotion si sanctifiante. Elle recourait à Marie dans tous ses besoins.

"Un jour, raconte une jeune religieuse, ayant fait une sottise qui pouvait avoir une mauvaise influence, Mère me dit: "Ma petite sœur, dites un Souvenez-vous à Marie, demandez-lui de réparer et d'arrêter le mauvais effet qui peut résulter de votre imprudence, et tenez-vous en paix. C'est une recom-

mandation que j'ai souvent mise en pratique. et je m'en suis toujours bien trouvée."

Notre grand protecteur Saint Joseph tenait aussi une bien large place dans sa vie. Elle l'honorait avec piété, aimait à le faire prier. C'était à lui qu'elle s'adressait dans toutes les questions financières, si difficiles à régler. Elle ne manquait jamais de le remercier publiquement après chaque faveur obtenue, et faisait dire chaque mois une messe en son honneur, en reconnaissance des bienfaits reçus, et pour obtenir de nouvelles bénédictions. Ce bon Saint Joseph qu'elle entourait de tant de vénération lui obtint la grâce de la sainte mort dont nous allons maintenant parler.



Le couvent de Végreville, Alberta.

## XII

### LES DERNIERS MOMENTS DE MERE SAINTE-ADELAIDE

En juillet 1937, Mère Ste-Adélaïde vient prendre la direction de la maison de Végreville. "Je viens à vous, dit-elle aux sœurs, au sortir de la messe le jour même de son arrivée, avec un grand désir de faire l'œuvre du bon Dieu, avec vous et par vous."

Elle s'emploie à cette œuvre qui lui est si chère, de toute son âme et de toute son énergie mais bientôt ses forces qu'elle n'a jamais ménagées la trahissent. En décembre 1937, elle dut subir une grave opération. Nous crûmes, pendant quelques jours, que notre Mère ne guérirait plus. Prières, supplications, neuvaines à notre Vénérable Père de la Mennais font alors violence au ciel! Mère reprend en janvier 1938 sa charge auprès de nous. De quelle sollicitude nous l'entourions; nous craignions de la voir obligée de retourner à l'hôpital.

Notre Mère ignorait le véritable mal qui l'avait alitée. Tout en disant, "Le bon Dieu vient de sonner une première cloche", elle reprenait un peu de force, mangeait, dormait et se remettait au travail, en usant toutefois d'un peu plus de précautions. Sa piété grandissante et l'amour de Dieu qu'elle manifestait de plus en plus ardent nous annonçaient que son âme arrivait à maturité, et que le bon Maître ne tarderait pas à venir.

Vers la mi-mai, elle perdit de nouveau l'appétit et le sommeil, puis se sentit dominée par un immense dégoût de toutes choses — même la prière lui pesait. Tout en cachant ses appréhensions le plus possible, elle lançait parfois un mot révélateur de sa quotidienne préoccupation: le bon Dieu s'approchait.

Elle put cependant assister à la retraite annuelle à Prud'homme. Peut-on rappeler sans émotion l'impression suave de sainteté, de paix céleste qu'elle fit sur toutes les retraitantes! Nos cœurs se serraient en pensant au départ prochain de cette bonne Mère, aussi nos prières se faisaient plus pressantes afin que le bon Dieu nous la conserve encore longtemps pour notre grande édification.

De retour à Végreville, Mère Ste-Adélaïde sentit que ses jours étaient comptés. Elle

voulut alors par un recueillement plus profond préparer sa dernière heure.

A partir de ce moment, en septembre 1938, on ne la verra plus qu'à la chapelle le matin, puis dans sa grande chaise à l'infirmerie. Elle ne se plaint d'aucune douleur. "Je ne souffre pas, mais je suis très fatiguée. Je sens une grande faiblesse et une grande oppression." Moralement, le dégoût se fait plus grand. Elle souffre de ne pouvoir prier; pourtant son chapelet ne la quitte pas, et ses lèvres murmurent les Ave du rosaire.

Les lettres qu'elle reçoit de sa famille, et celles de son bien-aimé frère le Sulpicien lui procurent de grandes consolations. Ne pouvant plus écrire elle-même, elle leur fait répondre pour les remercier de leur bonté, de leur affection pour elle.

A la dernière retraite mensuelle de novembre, elle tient à se rendre à la salle de communauté pour nous donner à toutes ses dernières recommandations. Qu'elle fut touchante, notre bonne Mère, en son exhortation toute d'amour pour le prochain. Elle brûlait plus que jamais du désir de voir la sainteté fleurir parmi nous.

"Soyez fidèles à vos saints engagements. Vous les connaissez; revoyez-les de nouveau.

Prenez le cérémonial de Vêture et de Profession; méditez aux pieds de Jésus les promesses que vous vous êtes engagées à garder; méditez-les souvent."

Aimez et respectez vos supérieures; soyez polies, charitables les unes envers les autres. Je prie pour vous, pour chacune de vous; je demande à Dieu de vous sanctifier; je Lui offre mon impuissance. Notre-Seigneur, j'en ai la ferme confiance, suppléera à ce que je ne peux plus faire."

Le 15 novembre, le Révérend Père Jean Garnier, l'ami dévoué de toujours, vient la visiter et Mère reçoit une première fois le Sacrement de l'Extrême-Onction. Notre Mère Vicaire, rappelée de Prud'homme les jours précédents annonce alors à la malade la gravité de son état. Mère Ste-Adélaïde, prête à entendre le suprême appel, quoiqu'un peu surprise, fut très reconnaissante à notre Mère Vicaire de l'avoir avertie.

Elle est pleine de gratitude pour les moindres services qu'on lui rend. Très patiente, rien n'indique que telle ou telle chose puisse la gêner. Chez elle, pas une plainte, pas une demande de soulagement. A peine si elle fait mention de sa fatigue.

"Pendant la maladie de notre bonne Mère, raconte une sœur, je lui faisais chaque jour

une petite visite: Quelle résignation à la volonté du bon Dieu je trouvais en elle." "Je ne veux rien faire, disait-elle, pour hâter ma mort, mais quand le bon Dieu voudra, je ne veux que sa sainte volonté."

Lorsque je lui disais la peine que nous avions de la voir nous quitter, elle me répondait: "On ne peut pas toujours rester sur la terre, mais c'est si consolant de mourir religieuse!"

Le jour de la fête de la petite Sainte Thérèse de L'Enfant-Jésus, elle me dit: "Quand je serai au ciel, je ne pourrai pas comme la petite Thérèse laisser tomber du ciel une pluie de roses, mais je ferai tout mon possible pour ma chère Congrégation que j'aime tant." · "Oui, lui dit-on, et pour laquelle vous avez tant travaillé." — "Oh! oui, dit-elle, j'ai fait tout ce que j'ai pu."

D'autres fois elle me disait: "Comme je suis paresseuse! je ne puis rien faire, nos sœurs m'écrivent et je ne peux leur répondre. Si je veux écrire quelques lignes, je sens une telle fatigue que je suis obligée de m'arrêter [1]. Tout ce que je peux faire c'est de prier. Tous les jours, par la pensée, je fais ma visite dans nos maisons, je vois chaque sœur en parti-

(1) Mère Ste-Adélaide se mourait du cancer.

culier dans son emploi. Je les recommande toutes au bon Dieu."

Un autre jour, on lui demande: "Souffrez-vous beaucoup, ma Mère?" — "Non, dit-elle, c'est surtout la fatigue. Je suis bien heureuse; il y a de pauvres malades qui souffrent tant et qui n'ont pas tous les soins que j'ai. Que le bon Dieu est bon!"

D'autres fois, elle s'inquiète de la santé des sœurs de la maison. "Une telle était fatiguée les jours derniers; il faut qu'elle se repose; dites-lui que je veux qu'elle se repose."

Sa bonté, sa tendresse et sa charité débordent jusqu'au dernier jour. Nous sommes attristées de sentir approcher l'heure où il faudra lui dire adieu.

Ce moment redouté arriva le 31 décembre, dernier samedi de l'année 1938. Réunies près de son lit dans cette chambre où depuis quatre mois nous la voyions malade, elle fait descendre sur nous une dernière bénédiction. Sa voix encore forte prononce lentement la formule bénie: "Que par l'intercession de la très Sainte Vierge, de Saint Joseph, de nos saints patrons et protecteurs la bénédiction du Dieu Tout-Puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur vous et repose sur vous éter-

nellement." Une dernière fois elle nous répète sa suprême recommandation: "Aimez-vous les unes les autres. Aimez-vous beaucoup. Aimez le bon Dieu. Je vous aime, mes sœurs; je vous aime en Dieu. Que chacune soit à son devoir!" Posant la main sur celle de Notre Révérende Mère Vicaire, elle dit avec un accent plein de confiance: "Je vous confie la congrégation. Au revoir!... Au Ciel!... Puis, toute livrée à l'Amour infini, plus rien ne la distrait. Dieu, Dieu seul l'absorbe toute. Chacune de ses respirations est un acte d'amour: "Mon Dieu, je vous aime; je vous aime très tendrement... oh!... oui, très tendrement!"

Elle doit faire le sacrifice de la sainte communion. "Il faut tout quitter, dit-elle, même cela! Mais l'amour supplée à tout. Elle lui a tout livré, après sa chère famille de la terre, sa Congrégation... puis la Communion...

Elle s'en va, humble, douce, résignée dans la mort, comme elle l'a été dans la vie. Les yeux fermés, la tête légèrement penchée vers le Christ du chevet, les mains jointes dans une dernière prière, sans secousse, dans une pleine connaissance, elle rend son âme à son Créateur.

Une pieuse assistance se presse autour de sa dépouille mortelle. On éprouve je ne sais

quel charme à demeurer près d'elle. Son âme est là, tout près de nous. Si nous pleurons, elle essuie nos larmes; si nous souffrons, elle console nos cœurs.

Ce sentiment, tous l'éprouvent. Notre Mère est plus que jamais avec nous. La prière que nos lèvres murmurent est plus une confiante supplication qu'un "miseremini mei".

Ses obsèques eurent lieu le 2 janvier 1939, dans l'église Saint-Martin de Végreville. Elle fut inhumée dans le cimetière de la paroisse. Une humble croix de bois, une simple inscription marque l'endroit où repose cette vraie Fille de la Providence. Nos cœurs reconnaissants garde vivante son image bénie.

En remerciant le bon Dieu de l'avoir faite si bonne, nous redirons la prière de ses derniers jours, de sa dernière heure:

"Père Saint, je vous offre le sacrifice de ma vie en holocauste d'amour! J'unis mon dernier soupir et le dernier battement de mon cœur à l'immolation de votre divin Fils sur tous les autels où Il s'offrira en victime au moment de ma mort."

## Table des matières

Introduction ............................ 7

I — Sa vie d'enfance .................... 9

II — Sa vie d'écolière ................... 20

III — Sa vocation ........................ 24

IV — Le noviciat ........................ 30

V — En fondation ........................ 40

VI — La Providence au Canada ............ 52

VII — En route vers Prince-Albert (Canada) 57

VIII — Le vicariat de 1905 à 1911 ......... 70

IX — L'attente ........................... 77

X — Végreville (1906-1923) ............... 84

XI — Prud'homme (1923-1935) ............ 93

XII — Les derniers moments de Mère Sainte-Adélaïde à Végreville de 1937 à 1938 .. 121

